

Thérèse Guillot

Dans le temps...

à Germagneux

Saint-Bonnet-le-Courreau

(souvenirs)

1999

En souvenir
de
Joseph Couchaud (1884-1932) et Germaine Perrin (1888-1957),
mon père et ma mère
et de
Jean Couchaud (1911-1978),
Irénée Couchaud (1920-1969),
Marie Couchaud (1924-1997),
mes frères et soeur.

Photo de couverture : A Germagneux, vers 1930,
Germaine Couchaud faisant la "buya" avec sa fille Marie

La mémoire, le patois et l'historien

présentation des souvenirs de Thérèse Guillot

Les *Souvenirs* de Thérèse Guillot sont nés de la participation de Thérèse Guillot au groupe *Patois vivant*. Ce groupe *Patois vivant* a été fondé par Joseph Barou, dans le cadre des activités culturelles du Centre Social de Montbrison. Il rassemblait des patoisants, heureux de se retrouver pour parler la langue de leurs aïeux, raconter des histoires et des souvenirs. Il donna naissance à un bulletin *Patois vivant* qui a publié une quinzaine de numéros entre 1977 et 1984. Ainsi ont été sauvés de l'oubli des textes tels qu'ils avaient été dits lors des soirées du groupe. Puis le groupe s'était mis en sommeil, faute de participants. En 1997, à la suite d'une conférence sur Marguerite Gonon - qui fut une grande spécialiste du franco-provençal - le groupe *Patois vivant* a trouvé une seconde vie à la demande de nombreuses personnes qui assistaient à cette causerie. Le succès a dépassé les espérances de Joseph Barou et André Guillot qui ont repris du service avec jubilation et constaté que, finalement, le patois forézien était effectivement encore bien vivant.

La fraîcheur intacte du souvenir

Or, au cours de ces dernières années, l'histoire des mentalités et l'histoire culturelle ont ouvert de nouveaux chantiers pour la recherche historique : elles lui font redécouvrir l'importance et l'intérêt du témoignage oral qui retrouve ainsi son véritable intérêt ethnographique. Les souvenirs de Thérèse Guillot appartiennent à cette veine et ont la fraîcheur intacte du vécu. Ils ont été recueillis avec beaucoup de soin par son fils André Guillot et par Joseph Barou qui en ont compris le poids sentimental et aussi la valeur d'Histoire. Ces souvenirs ont été racontés par Thérèse Guillot lors des soirées de *Patois Vivant*, au Centre Social de Montbrison et aussi lors d'entretiens au cours desquels des enregistrements ont été faits et des conversations transcrites. Long travail fait avec le souci de restituer une parole, le son d'une voix, l'émotion d'un souvenir, l'authenticité d'un dialogue dont la teneur a été intégralement conservée à travers le patois, langue de l'enfance et du souvenir, mais aussi langue toujours parlée et restituant davantage que le français le souvenir tel qu'il s'était imprimé dans la mémoire.

Germagneux

Fille de paysans, Thérèse Couchaud est née en 1915 à Germagneux, commune de Saint-Bonnet-le-Courreau, balcon naturel au-dessus de la plaine : ce gros hameau des monts du Forez, qui avait son école, est le lieu de l'enfance, avec la maison venue des grands-parents Perrin et qui garde encore la "cache" qui, pendant la Révolution abritait le prêtre réfractaire. Thérèse Couchaud fit d'abord un apprentissage de couturière à Saint-Bonnet-le-Courreau, puis fut « placée » à la Corée de Champdieu où elle rencontra son époux Victor Guillot. Elle vécut à Pralong de 1938 à 1946. Après le retour de captivité de Victor Guillot, prisonnier de guerre de 1940 à 1945, les deux époux vinrent à Montbrison où ils travaillèrent au collège Victor-de-Laprade. Veuve, Thérèse Guillot habite aujourd'hui à Champdieu. De Germagneux à Champdieu : un itinéraire forézien au cours duquel la langue maternelle ne fut pas oubliée...

Germagneux : ce fut aussi le lieu des vacances pour André Guillot, son fils, qui allait chez sa grand-mère, Germaine Couchaud, morte en 1957. Il m'a montré la photo de la vieille maison, aujourd'hui vendue et un peu ouverte aux quatre vents. Mais il a fait construire un chalet à

proximité, dans le pré du "pignodron" et c'est aujourd'hui un lieu de séjour mais aussi de ressourcement pour quatre générations, de Thérèse Guillot, sa mère, jusqu'à Gaspard Guillot, son petit-fils. De Germagneux à Germagneux : la boucle des séjours et des souvenirs est ainsi bouclée. Dans ces *Souvenirs*, nous cheminons dans une mémoire qui est celle de l'enfance et de la jeunesse, à travers quelques thèmes autour desquels s'organisent les souvenirs de toute une période et de tout un village : celui de Germagneux, justement.

L'école et la *demoiselle*

Avec Thérèse Guillot, nous retournons d'abord à l'école de Germagneux qui "se faisait dans la maison de chez Spéry" : les communes, en effet, louaient souvent une maison dans un "village" - un hameau - pour ouvrir une école et loger la *demoiselle* : entendez l'institutrice, qui était souvent, en effet, une demoiselle. Ah, la demoiselle, comme on l'aime ! et comme on l'observe, telle Marie Chambe qui s'était bien intégrée au village de Germagneux, "faisait laver son linge" par la mère de Thérèse Guillot, venait aider à rôteler ("mais c'était plutôt pour chahuter") et qui invitait les gens du village à écouter chez elle la T. S. F. Et quand vient l'inspecteur ("Il faudra bien vous tenir"), on est sage parce qu'on a peur et que l'inspecteur regarde les cahiers avec la demoiselle.

Lorsque les enfants arrivaient à l'école, "ils ne savaient pas parler français" et les plus anciens servaient "d'interprètes" avec la demoiselle qui ne savait pas le patois : on est loin, d'ailleurs, là, des fameuses brimades qui auraient été infligées partout aux patoisants...

Les travaux et les fêtes

Avec les souvenirs de Thérèse Guillot, nous participons aussi à toutes les manifestations du travail et de la sociabilité villageoise. Les travaux des champs : travaux des ouvriers agricoles qui "montaient à Saint-Bonnet, à la loue, le dimanche" : les moissons qui se faisaient encore "au volant" (à la faucille) et on dressait les "cacalons". Et, après le déjeuner, "on faisait pranière" (une petite sieste, pour "récupérer" parce qu'on travaillait depuis l'aube). Il y avait aussi les vendanges - on descendait alors à Pralong - et, une fois, le cardinal Gerlier, archevêque de Lyon, ayant passé sur la route et ayant vu des vendangeurs travailler le dimanche, cela avait valu une admonestation au curé de Pralong, coupable de ne pas assez surveiller ses ouailles !

Les veillées rythmaient le déroulement des jours : moments importants de sociabilité et de rencontres. On jouait de l'accordéon ou on faisait marcher le *brunophone* - ancêtre du tourne-disques ou, si l'on veut, du lecteur de C. D. - pour danser avec les garçons. On "blaguait" et on chantait : "elle s'aperçoit de jour en jour / que son jupon devient trop court" ; si vous n'avez pas compris où est la "malice", vous la trouverez dans le texte de Thérèse Guillot... qui, à l'époque, n'avait d'ailleurs pas compris la chanson. Il y avait aussi les fêtes : la Saint-Barthélémy qui était à la fin du mois d'août, avec la grand-messe, les chevaux de bois, les mirlitons, les moulins à café qui faisaient de la musique, et aussi le feu d'artifice, le repas avec "la brioche et les pruneaux". "On en laissait pour le lendemain" (le "lundi de la fête") : n'y a-t-il pas, encore aujourd'hui, le lundi de Pâques et le lundi de Pentecôte ?...

Le couvert des pauvres

Dans la maison de Germagneux, il y avait toujours une place pour le "pauvre" de passage, le *chemineau* qui était "sur la route", demandant un repas ou le droit de coucher dans la grange. On ajoutait une assiette de plus et, s'il couchait, on lui faisait donner ses allumettes. La "Grand'Génie" était de Saint-Georges-en-Couzan ; elle voulait "un verre de vin" mais la mère de Thérèse lui donnait du café. Le "pauvre" venu de Saint-Just-en-Bas passait, lui, "deux fois par an, au printemps et à l'automne". Le long passage que lui réservent les *Souvenirs* de Thérèse Guillot est un véritable morceau d'anthologie, rythmé par le va-et-vient des questions et des réponses et

l'alternance du patois et du français : le repas lui est offert avec, même, le café et la gnôle et, avant le départ, les provisions mises dans le sac : "il n'était pas pressé de s'en aller".

Ainsi allaient l'hospitalité paysanne et la charité traditionnelle vis-à-vis du pauvre qui, selon l'Évangile, est l'image du Christ. Il trouvait le gîte et le couvert - même si on en avait parfois un peu peur : la même crainte qu'inspire le *marginal* d'aujourd'hui...

De Germagneux à Montbrison

Thérèse Guillot est ensuite partie de Germagneux : elle est allée à Saint-Bonnet-le-Courreau, pensionnaire "chez les sœurs" pour aller au catéchisme mais élève de l'école publique. Puis elle a appris la couture "chez la demoiselle Ribeyron" et a travaillé "chez Palmier le magasin de confection". Elle n'a pas oublié le village d'où elle était partie. Mais nous n'allons pas tout vous raconter et nous vous laisserons découvrir tous les souvenirs qu'elle nous donne...

L'isolement et l'ouverture

Ce monde rural qu'évoque Thérèse Guillot était resté isolé - il n'y avait pas de car pour descendre à Montbrison ! - et cet isolement même avait protégé la langue - le patois. Mais ce monde rural s'ouvre alors progressivement aux inventions et aux nouveautés qui vont le faire entrer dans la modernité - comme nous dirions aujourd'hui - et qui vont réduire, en grande partie, l'usage de sa langue : le poste de T. S. F., autour duquel on se rassemble, en est le symbole : "et dire qu'un jour il paraît que l'on verra celui qui parle", disait la demoiselle dont les propos étaient accueillis avec incrédulité. "Et pourtant, en effet, c'est bien arrivé" ajoute Thérèse Guillot.

L'école en français, la radio puis la télévision, l'ouverture des voies de communication ont ouvert le monde rural sur l'extérieur mais ont porté aussi des coups très rudes au patois, victime également de l'exode rural. Dans la ville contemporaine, les modes de vie s'uniformisent - même à l'échelle mondiale.

Un inestimable cadeau

Aujourd'hui parce nous craignons que cette unification et cette uniformité nous privent de notre identité, le désir de ne pas perdre nos racines donne un dernier éclat à cette langue que parle Thérèse Guillot et justifie notre désir d'enracinement. Nous comprenons combien l'héritage qui nous est donné ici est précieux parce qu'il nous relie aux siècles précédents : nous disons cela sans nostalgie passéiste, car ce monde avait aussi ses duretés et ses injustices. Mais nous en sommes les héritiers et les racines qu'il nous donne nous sont un gage d'équilibre, pour nous et pour la société qui en recueille les valeurs : le souci de la nature, l'amour du pays natal et des lieux de l'enfance - une enfance dont la psychologie confirme l'importance décisive -, le respect du travail bien fait, la charité et l'attention portée au pauvre, le goût, plus qu'on ne le croit, de l'instruction et de la nouveauté et, même, le sens de la fête.

Merci à Thérèse Guillot de cet inestimable cadeau qu'elle nous fait en nous donnant ces *Souvenirs*, dans une langue qui, transcrite du patois, en a gardé la saveur. Il faut aussi remercier Joseph Barou et André Guillot de les avoir recueillis avec autant de fidélité et d'affection, de sensibilité et de rigueur.

Claude Latta

PLAN

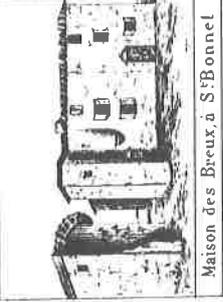
DE LA COMMUNE

de S^t BONNET-LE-COURREAU

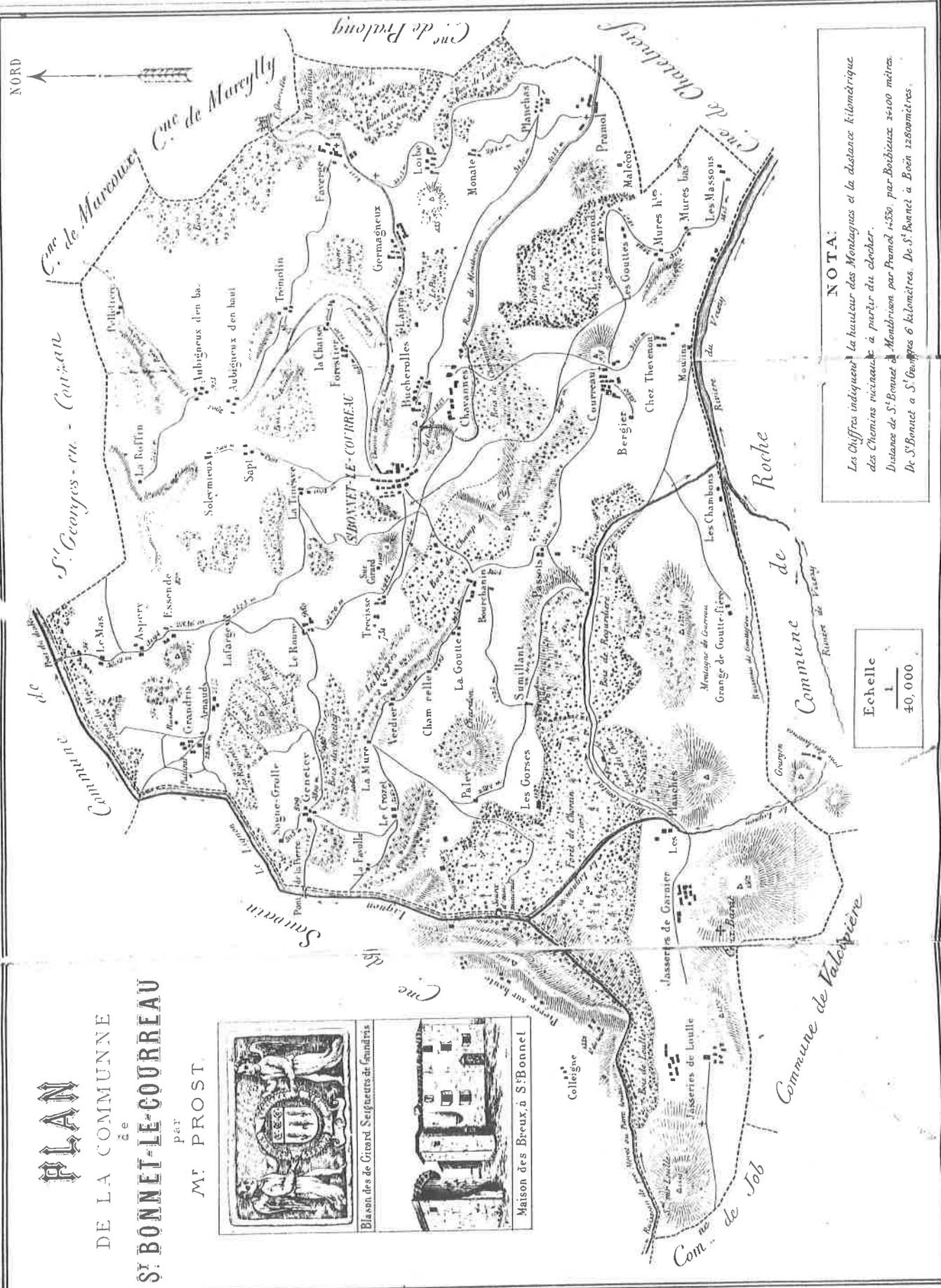
par
M^r. PROST.



Blason des de Grand Seigneurs de Gaudiris



Maison des Breaux à S^t Bonnet



NOTA:
Les Chiffres indiquent la hauteur des Montagnes et la distance kilométrique des Chemins vicinaux à partir du clocher.
Distance de S^t Bonnet à Montbrison par Prunel 1450 par-Boisbiaux 14100 mètres.
De S^t Bonnet à S^t Germain 6 kilomètres. De S^t Bonnet à Boën 12000mètres.

Echelle
1
40,000

Luth. Xieblat J^{rs}

Plan de Saint-Bonnet-le-Courreau, de Prost, Notice historique sur la commune de Saint-Bonnet-le-Courreau, Montbrison, 1864, imprimerie Conrot (le document a été réduit et son échelle est donc sans objet)

L'école de Germagneux

Dans le temps, j'ai commencé mon école au village de Germagneux. L'école se faisait dans la maison de chez Spéry. Il y a longtemps bien sûr et, à ce moment, l'institutrice, on ne l'appelait pas l'institutrice, on disait la *Demoiselle* : la *Demoiselle* est venue, la *Demoiselle* nous a dit ceci... Quand elle venait, qu'on la rencontrait dans le village, elle nous disait bonjour. Alors on disait : j'ai trouvé la *Demoiselle*, elle nous a dit bonjour ; on était contents.

Elles n'étaient pas toutes pareilles. Il y en a qui étaient plus fières bien sûr, mais elles étaient quand même respectées dans le village. L'institutrice était logée. Chez Spéry, en rentrant, il y avait un grand couloir puis, à droite, il y avait une pièce qui faisait la cuisine et la chambre. La chambre - on avait resserré - ça faisait une alcôve. Il y avait juste son lit et peut-être bien un petit placard.

Dans la cuisine, il y avait un fourneau - je me demande si ce n'était pas un poêle qu'on appelait une cuisinière à trois pieds - , une table, deux ou trois chaises. C'était tout le mobilier qu'il y avait. Elle se chauffait là et la classe était à côté, une assez grande classe car on était bien, des moments, une bonne trentaine. Ceux qui fournissaient des élèves à l'école, c'était surtout ceux de Loibbe. A Loibbe, le village était peuplé à cette époque, maintenant il y a deux ou trois maisons habitées, trois au plus... C'est là qu'il y avait alors le plus d'élèves, il y avait des familles nombreuses.

Ils venaient à l'école en portant la gamelle. Il y en avait de Monate, quelques-uns de Trémolins. Pour midi, ils portaient la gamelle qu'on faisait chauffer sur le poêle quand c'était l'hiver. En été ils se contentaient d'un oeuf, d'un morceau de fromage, d'un morceau de chocolat. Ils n'avaient pas des choses comme aujourd'hui bien sûr. Ils faisaient chauffer la gamelle sur le poêle, mais ça ne chauffait pas bien, mais ils prenaient le temps. Et, quand ils avaient mangé, ils allaient dehors s'il ne faisait pas trop mauvais. S'il ne faisait pas bon, ils restaient dedans parce que dans la cour c'était quand même grand, mais s'il y avait de la neige, ils ne pouvaient pas s'amuser comme ils voulaient.

La *Demoiselle* était bien dans sa pièce, il n'y avait pas mieux. Dans le couloir - c'était un grand couloir - , sur la gauche en entrant, il y avait des portemanteaux pour mettre les casquettes des élèves, les manteaux, ce qu'ils portaient, les vestes... Ils n'étaient pas habillés comme maintenant, bien sûr. Ils n'avaient pas les anoraks et compagnie. Et à la récréation, on s'amusait, les garçons et les filles, c'était tout mélangé. On jouait à la "délivrance" comme on appelait : on faisait un camp et il y en a qu'il fallait délivrer. Au printemps on jouait aux "gobilles", même les filles ; on jouait au "camp", on s'amusait bien. On n'en connaissait pas mieux et voilà, on était contents quand même. Mais on n'allait jamais en promenade, jamais on ne nous emmenait en promenade, on aurait bien aimé parfois. On s'amusait puis on rentrait, après il fallait travailler, quoi !

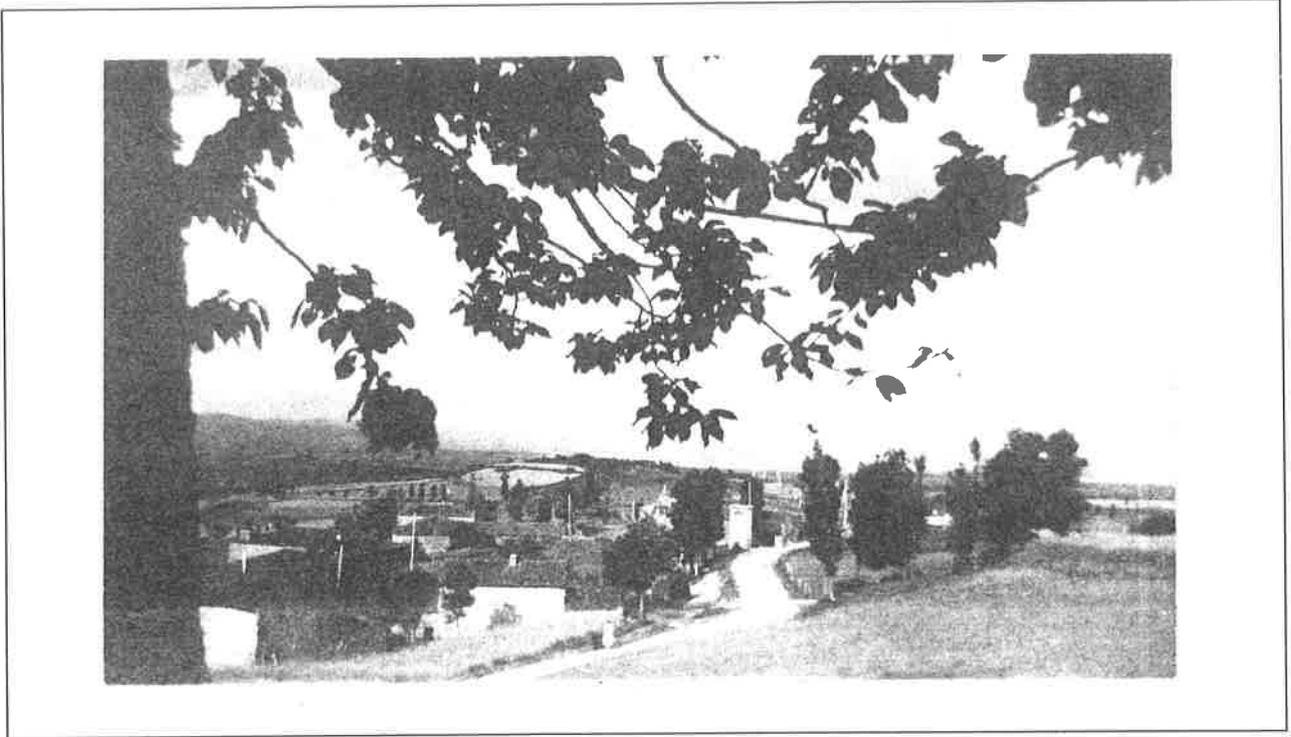
Il y a des institutrices qui faisaient mieux apprendre, comme partout. Il y en a qui expliquaient bien mais il y en a qu'on craignait. Il y avait des grands "brelots" , des plus grands, qui faisaient les guignols. On les mettait au piquet, alors ils allaient au piquet. Il y en a un que je connaissais bien, il se retournait de temps en temps, il nous tirait la langue. *Et qu'est-ce que vous rigolez ?* L'institutrice nous disait : *Allez à genoux, mettez-vous à genoux*, et puis après, quand elle voyait qu'il n'y avait rien à faire : *Revenez à votre place, et travaillez un peu*.

Et puis un jour, elle nous dit : *il y a l'inspecteur qui doit venir, il faudra vous tenir, hein*. Elle nous a fait nettoyer et ranger notre bureau, tout ça. Et il y a un garçon qui m'a dit :

- *Qué qu'é l'a dji ? Un agriculteur qui doit venir ?*
- *Pas un agriculteur, l'inspecteur ! tu as mal compris.*

C'était un qui était à côté de moi. Ma foi, il est rentré, on s'est levés.

Vous vous tiendrez debout et vous direz : bonjour Monsieur l'inspecteur.



Le village de Germagneux



Les fenaisons au-dessus de Germagneux

Alors on avait peur, bien sûr, et puis ils ont discuté un moment, et puis elle nous a renvoyés : *Allez en récréation*. Il parlait avec la maîtresse, l'institutrice, mais pour nous ce n'était pas l'institutrice, c'était la *Demoiselle*. Après ils discutaient, l'inspecteur visitait les cahiers et puis après il s'en allait. On était bien contents, c'est que, mon vieux, on en avait peur. Je ne sais pas ce qu'on en pensait, mais ça se passait bien quand même.

On s'amusait, on était tous ensemble, on se faisait bien rire, on était des gamins.

Mais il y a des moments, quand venait le printemps, mais aussi toute l'année, dans une famille, il y avait des poux. Alors, mon vieux, les enfants les mettaient aux autres ; des poux, oui. C'était toujours les mêmes, c'était peut-être pas bien propre chez eux. Toute l'année, ils avaient des poux. Ils protestaient : *J'ai pas de poux, non j'ai pas de poux, c'est vous qui le dites* ; parfois on les voyait courir, mais enfin ça se passait bien quand même.

Dans le fond de la cour, en face de la maison chez Spéry, il y avait une cabane et là, il y avait le charbon de l'institutrice et un peu de bois. Les Spéry devaient lui fournir le bois, mais le charbon, elle devait certainement l'acheter. Et plus haut, il y avait les cabinets : trois cabinets. Un était mieux, il avait un siège, celui-là il était pour l'institutrice, pour la *Demoiselle*, les deux autres c'était pour les élèves, quoi. Et il y avait un "bachat" à côté et le trop-plein de ce "bachat" passait sous les cabinets, lavait un peu, servait d'égouts certainement. C'était comme ça, on n'en connaissait pas plus.

On avait de la crainte quand même. Les institutrices changeaient souvent. Il y avait eu la Berthoncini, il y avait eu la Valette, la Partier, il y avait eu la Gérin. Certaines maîtresses faisaient bien apprendre. Il y en a qu'on aimait mieux que d'autres comme toujours. On disait quand arrivait la fin des vacances : qui est-ce qu'on va avoir cette année ? L'école commençait, à ce moment, le 1^{er} octobre et finissait le 31 juillet, et le dernier jour de juillet c'était le certificat pour ceux qui allaient au certificat. Moi, une année, les parents m'ont sortie à Pâques : une fois il fallait aller garder les chèvres, une autre fois garder ta soeur, tirer devant, ramasser des pierres dans les trèfles... Une année l'institutrice, pas bien vieille, se fâcha et vint chez mes parents :

- *Pourquoi vous laissez pas votre fille ? Elle est capable d'aller au certificat et puis vous la sortez.*

Mon père lui dit :

- *C'est qu'on en a besoin à la maison.*

Ce n'était pas obligatoire, alors on nous sortait. C'est pour ça que je suis si bête maintenant. Et voilà, on passait des bons moments. Mais enfin c'était comme ça, c'était comme ça. Et l'école, on aimait bien.

Et il y a une époque, il y en a une qui avait décidé de faire des cours d'adultes pour ceux qui avaient quinze, seize ans, à la veillée, en hiver. Mais ça n'a pas duré longtemps, je voulais y aller mais mes parents ne voulaient pas : *Oh non, c'est que pour chahuter, ça, non, non, non*. Et en effet, on se faisait rire en chahutant. Ça a duré deux ou trois fois et l'institutrice n'en a plus voulu, c'était pour chahuter, pas pour apprendre. L'institutrice a dit : *Allez, on va arrêter ça*, alors ils n'y allèrent plus, quoi. Mais enfin, c'est pour dire que j'en ai gardé un bon souvenir quand même, parce que c'était comme ça, c'était pas autrement. On n'avait pas le choix quoi.

Mais c'était souvent qu'il fallait manquer l'école, dans le fond on était contents de ne pas aller à l'école, mais le lendemain matin, tu ne savais pas les leçons. On allait bien voir chez le voisin parce qu'il fallait réciter par coeur... On t'interrogeait, si tu ne le savais pas tu étais mal noté. J'apprenais encore bien mais il fallait aller à l'école, quoi. Si tu ne l'avais appris, tu ne pouvais pas le savoir. Enfin voilà.

Ensuite, à douze ans, je suis sortie de l'école. Et puis, à treize, ans j'ai été louée dans une maison pour m'occuper des enfants. L'école n'était plus obligatoire à cette époque, et oui, c'était comme ça. Autrement, il y aurait bien d'autres choses à dire, mais on ne s'en rappelle plus, on en a oubliées.



La Demoiselle d'école aux travaux des champs



Ecole de Germagneux : devant la cuisine de chez Spéry

Parfois l'institutrice nous aidait. Pour le dessin je n'étais pas forte : *il faut faire comme ça.*

Bien sûr, elle aidait les paysans, mais moi je n'allais déjà plus à l'école. Il y en a une qui est restée plusieurs années. Mademoiselle Chambe, elle s'appelait. Elle allait bien dans le hameau. D'abord, chez elle, on ne pouvait pas facilement faire la lessive. Elle avait un évier, mais elle n'avait pas l'eau sur l'évier, il fallait aller la chercher. Elle faisait laver les draps par ma mère. Alors elle disait : *et bien j'irai vous aider à faner ce soir, si vous voulez.* Les jeunes aimaient bien quand elle venait. Elle râtelait, mais c'était plutôt pour chahuter.

Elle aimait bien rire, c'était la première année. Il y a un jeune qui lui disait, - elle s'appelait Marie :

- *Marie, vo tu montai su le chère ?*

- *Qu'est-ce que vous dites ?*

- *Je te dio, vo tu montai su le chère ?*

- *Non, non, non, je ne veux pas y monter, je râtelierai.*

Mais elle râtelait, c'est tout ce qu'elle savait faire, quoi. Et puis après, elle venait casser la croûte à quatre heures. Souvent elle venait chez nous.

- *Madame Couchaud, je mangerais bien avec vous.*

- *Et ben, si vous voulez.*

Alors elle cassait la croûte avec nous. Pas fière, elle faisait comme nous. Il y avait un jeune qui lui disait :

On le sait bien, te vin pè pa nous vère, te chère, v'oué étion.

Qu'est-ce qu'il a dit ? Qu'est-ce qu'il a dit madame ?

En français, elle lui disait : *j'ai pas compris.* Elle avait bien compris, mais...

Elle venait bien faire les foins, râtelier, et puis elle venait à la messe les dimanches avec une fille qu'elle aimait bien. *Oh, elle disait en français, c'est pas que je crois, mais c'est pour l'accompagner, ça me fait une distraction.* Et le garçon lui disait : *Qu'est-ce que tu viens faire ? Tu ne crois ni en bon Dieu ni en diable, tu ferais bien mieux de rester chez toi,* et c'était bien comme ça. Mais elle le prenait toujours du bon côté. Elle aimait rire. Elle est restée plusieurs années, celle-là. A cette époque je n'y allais plus, mais enfin elle venait bien chez nous.

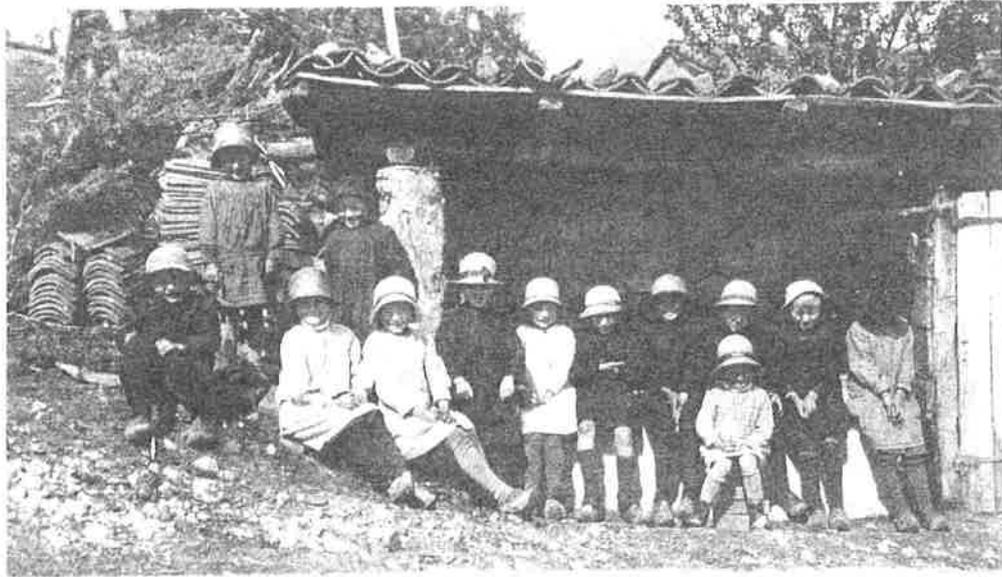
Elle avait son frère qui venait au mois de juillet. Il travaillait à la mairie de Saint-Etienne. On aimait bien quand il venait parce qu'il y en avait un qui passait qui faisait le marchand ambulant... Il achetait toujours des bonbons, alors il en distribuait et il venait à l'école, il en distribuait aux gamins et nous les filles à côté on demandait :

- *Il y en a point pour nous ?*

- *Si, si, si, je vous en donnerai.*

Il distribuait des bonbons, on aimait bien. Il passait le mois de juillet à Germagneux. Et puis avec sa soeur, il s'en allait. Ils allaient en vacances, toute la famille, à Chamalières dans le Puy-de-Dôme. Autrement, elle était native de là-bas. Mais celle-là, elle nous avait amusés, elle était restée beaucoup d'années et on l'a bien regrettée, quoi. Mais je n'allais déjà plus à l'école, moi, ma soeur y allait, mon frère et tout ça. Mais ce n'est pas celle qui faisait le mieux apprendre. Elle aimait bien rire, celle-là.

Et chaque année quand elle s'en allait, moi qui allais à l'école à ce moment, je disais : *Savoir si celle qui viendra elle fera apprendre ? Savoir ce qu'elle sera ?* C'est qu'au commencement elle se faisait mener, elle prenait un taxi, en ville, pour venir voir le poste, elle arrivait avec deux valises ; on disait : *elle a pas l'air bien gracieuse, celle-là* et puis, quand même, après, elle s'accommodait bien aux gens. Mais on l'aimait bien.



Ecole de Germagneux : devant le bûcher



Ecole de Germagneux : la ronde

Et puis dans le village, il y avait du respect quand même... *oh j'ai rencontré la Demoiselle, elle m'a bien dit bonjour* et nous on aimait bien parce que c'était comme ça.

Et puis elles, quand elles voulaient s'en aller - elles voulaient partir en vacances -, elles écrivaient... le maire de Saint-Bonnet passait :

- *On va téléphoner à quelqu'un, ou si quelqu'un se trouve de descendre à Montbrison, on descendra en voiture.*

- *Alors je veux bien, je veux bien.*

Parce qu'il n'y avait pas de car, ni rien, c'était pas facile, quoi, d'aller prendre le train pour s'en aller. Il y en avait souvent une de Rive-de-Gier, de ces coins. Et ma mère, quand elle était allée à l'école, elle, il y en a une, aussi, qui était de Rive-de-Gier. Alors elle disait comme ça :

- *Elle est de Rive-de-Giè.*

Et avec ma soeur, on le faisait exprès :

- *Comment tu as dit, Maman ?*

Nous on disait Rive-de-Gier, mais ma mère disait toujours *Rive-de-Giè*,

- *Comment tu as dit, on n'a pas compris ?*

- *Rive-de-Giè.*

- *Mais c'est pas comme ça que ça se dit.*

- *Si, c'est comme ça.*

Ma mère était allée, il y a longtemps, dans cette école aussi, avec une institutrice qui était de Cleppé. Elle a fait la connaissance d'un voisin, elle était déjà vieille. Ce voisin était un peu parent avec nous. Il s'appelait Michel Laurent. Ma mère travaillait bien à l'école. L'institutrice avait dit à son père et à sa mère :

- *Je veux emmener votre fille parce que, l'année prochaine, je ne suis pas sûre que ce soit une institutrice qui la fasse bien travailler. Elle est capable d'aller au certificat et je vais l'emmener.*

En effet, l'année d'après, elle l'emmena à Cleppé et elle la présenta au certificat. De ça c'était... D'abord ma mère est née en 1888, elle devait avoir onze ou douze ans. Et elle est sortie la première du canton de Feurs, et mon grand-père était content parce qu'à cette époque... Elle apprenait bien ma mère. Mais c'était bien plus vieux, vers 1900, elle a eu son certificat à Feurs. On l'avait amenée parce qu'on voyait qu'elle apprenait bien. L'institutrice avait dit : *Il ne faut pas qu'elle manque ça*. Ma mère était bien contente quand elle en parlait : *Oh, mais j'ai eu mon certificat à Feurs !* et moi je ne peux pas en dire autant.

Ce que j'ai oublié de vous dire encore, c'est qu'il y en a quand les enfants arrivaient à l'école, ils ne savaient pas parler français, ils ne comprenaient pas et l'institutrice nous disait :

- *Qu'est-ce qu'il a dit, il n'a pas compris ce que je lui ai dit, dites-le lui en patois pour qu'il le fasse.*

Alors on lui expliquait en patois, on lui disait : *il faut faire ça, il faut faire comme ça.*

- *Mais je ne sais pas, moi !*

- *Mais l'institutrice le dit.*

- *Mais je ne comprends pas le français.*

Il y en avait beaucoup comme ça. Il fallait leur dire en patois pour qu'ils comprennent. Ils ne savaient pas parler en français parce que chez eux dans la famille, il n'y avait personne qui parlait le français. Il y en avait de Trémoulins, de Monate, de Loibbe quelques-uns.

L'institutrice invitait ses amis. Elle nous disait comme ça :

- *Voulez-vous venir veiller ce soir ? on écouterà la T. S. F.*

Bien sûr nous allions écouter la T. S. F. Mais oui, on ne demande pas mieux. Ma mère disait : *Vous allez encore courir, à quelle heure vous allez vous coucher ?* On voulait toujours voir la fin, on était contents, c'est parce que dans le village il n'y avait pas de T.S.F. Il y en avait une chez les Barrier qui ont commencé puis chez l'institutrice. On était contents, on allait écouter la T. S. F. Et puis après, elle nous dit : *Et dire qu'un jour il paraît qu'on verra celui qui nous parle.* On lui dit : *Mais taisez-vous donc, mais c'est pas possible ça, ça n'arrivera pas.* En pourtant, en effet, c'est bien arrivé.

Chez les soeurs

Quand j'étais jeune, je suis allée aussi à l'école au bourg à Saint-Bonnet. Pour faire la première communion, il fallait aller au catéchisme, autrement je suis toujours allée à l'école laïque.

A Saint-Bonnet, les soeurs, à ce moment, prenaient les pensionnaires mais elles n'avaient pas le droit de faire l'école. L'école libre était fermée, quoi. Mais on y prenait pension et on allait à l'école laïque. Nous allions au catéchisme le lundi, le mercredi et le vendredi. Le jeudi il y avait la messe où ceux qui allaient au catéchisme devaient aller.

Alors là, chez les soeurs, j'y suis restée deux ans, mais j'allais à l'école laïque. Pour Pâques, après la première communion, on nous sortait. On allait à l'école quelque temps à Germagneux, mais pas longtemps parce qu'après il fallait aider. Il fallait travailler, aller ramasser des pierres dans les trèfles, garder ma soeur qui était petite, qui avait neuf ans de moins que moi, aller en champ les chèvres, c'était pas comme aujourd'hui, on n'était pas obligés, c'était pas obligatoire d'aller à l'école.

Pendant deux ans je suis allée à l'école au bourg, mais, quand j'étais au bourg là-bas, je me suis bien ennuyée. Quand il faisait mauvais temps, ce n'était pas drôle. J'étais parmi les plus jeunes, timide. On allait à l'école laïque, il y avait des grandes "garagnasses" (grandes gamines dissipées) qui, quand on revenait de l'école, se roulaient dans la neige, des grands "baro" (garçons) qui allaient à l'école des garçons et elles nous disaient : *Il faut nous attendre.* Ils couraient, se roulaient dans la neige, faisaient leur portrait [en se mettant à plat ventre dans la neige]. Les grandes nous disaient : *Eh ! petites, attendez-nous, n'arrivez pas en avance, parce que les soeurs demanderont où est-ce que les autres sont passées.* Et, oh, là, là ! j'y pense des moments, il en existe toujours de celles qui étaient si terribles, j'en connais encore qui y sont, il n'y en a pas beaucoup mais enfin il y en a quelques-unes.

Et on arrivait là-bas, alors bien sûr les soeurs nous disaient :

- *Vous êtes bien en retard !*

- *Et bien on est parties quand on nous a renvoyées.*

On ne vendait pas la mèche, parce que... on se serait fait passer un savon par les grandes. Et bien on couchait dans le dortoir, au second. Ce n'était pas chauffé ni rien, et bien, bon sang, on avait froid, quand j'y pense, l'eau était gelée, pour nous laver le matin. On avait de ces briques qui n'étaient pas plus grandes que la moitié d'une main. Quand venait le moment de se coucher la soeur disait en français : *Venez m'aider à mettre les briques sur le fourneau.* J'en ai pris une, c'est tout juste si elle était tiède. Comme j'étais toujours la plus petite, les grandes se servaient les premières, elles prenaient les plus grandes, et une fois couchée, on n'avait pas si chaud avec ça.

Et moi qui avait toujours mal aux dents la nuit. Oh là là, si j'ai pu avoir mal aux dents ! Mes dents se gâtaient Mes parents m'avaient bien donné une chopine d'eau-de-vie que je cachais. J'en prenais, ça me calmait sur le coup puis après je la crachais dans mon mouchoir de poche sous mon traversin, ça me calmait mais ça ne me guérissait pas à fond. Le lendemain, ça recommençait, je

retournais à l'école, oh bon sang ! Et de temps en temps, la mère me disait d'y aller qu'elle me mettrait de la créosote¹ sur ces dents qui se gâtaient.

Ca me calmait mais ça ne valait pas une dent arrachée ; j'étais seulement soignée comme ça, pas autrement. Et voilà, et puis après, une fois qu'on avait fait la première communion, on redescendait à Germagneux, je suis restée seulement deux ans au bourg, mais on allait à l'école laïque et on était en pension chez les soeurs parce qu'après ma soeur, à l'école libre qui ouvrit, elle est allée deux ans chez les soeurs mais elle allait à l'école libre, et était en pension chez la demoiselle Ribeyron.

Chez les soeurs, il fallait nous nourrir bien sûr, mes parents le dimanche apportaient un saucisson, quelque chose, ou achetaient un morceau de viande. Les soeurs nous faisaient les légumes, il fallait fournir les pommes de terre. Le dimanche on nous portait un litre de lait, mais j'avais des copines, en revanche, il y en a une que je n'ai pas oubliée, pendant la semaine, sa mère venait, elle apportait toujours du bon lait et moi je n'étais pas loin de sa table et j'en faisais toujours partie, une qui était de ma classe, de mon âge, je ne l'ai pas oubliée, ça. On appréciait à cette époque ce qu'on mangeait et on était bien contentes, quoi.

Quand arrivaient les vacances, pour Noël, on allait quelques jours chez nous, mais on n'y allait qu'après Noël. On ne partait pas après la messe de minuit ; le jour de Noël, il fallait rester au bourg. Le lendemain on s'en allait pour deux ou trois jours, on n'avait pas tant de vacances que ça, et pour Pâques aussi, on avait quelques jours et puis après on remontait. Quand le catéchisme était fini on s'en allait, et moi avec plaisir, mais je me suis ennuyée chez les soeurs, oh là là là là ! c'est qu'il y en a une qui n'était pas commode, la soeur Nathalie, quand elle devenait toute rouge, oh là là ! bon sang, ça faisait pas bon à être autour, elle nous "égramillait" (secouer comme quand on arrache du "grame", le chiendent).

Et le jeudi on restait chez les soeurs, là-haut, de temps en temps on allait faire un tour, il y en a une qui nous promenait aux Rapeaux, parfois il y avait peu de neige et moi je ne regardais que vers Germagneux, et je me disais : *oh là là, quand donc que tu prendras le chemin pour descendre à Germagneux ?* Je m'y ennuyais, je m'y ennuyais. Quand ma mère venait, le dimanche, je pleurais après dans mon lit, je m'ennuyais tellement que je pleurais, jamais je ne me suis tant ennuyée qu'ici et j'étais bien bête, mais c'était comme ça, j'étais timide, je craignais trop les autres, les grandes qui commandaient, qui nous faisaient marcher.

La Saint-Barthélemy

La Saint-Barthélemy se trouve à la fin du mois d'août. Quand on était gamins on l'attendait avec l'impatience. Et dire ! *quand est-ce que ce sera la fête ?*

Et, ma foi, quand les travaux étaient finis, on savait ce qu'on avait à faire la semaine avant la fête. Il fallait nettoyer un peu partout de la cave au grenier mais surtout la *cave du lait*, la cave des pommes de terre... mais certainement pas la cave du vin, parce que le père disait qu'ou il y avait le vin, il ne fallait pas mettre autre chose. Il disait qu'y mettre du lait faisait gâter le vin.

Alors on nettoyait, on nettoyait. Ma mère, parfois, me disait : *Tourne pas ça de travers, si vous y tourner de travers, je ne saurais pas où le prendre.*

Je lui disais :

- *Mais nous le savons.*

¹ Il s'agit d'un vieux remède : liquide incolore, d'odeur forte, extrait du goudron de hêtre et employé comme désinfectant dans la carie dentaire

- *Mais je ne saurais pas où le trouver.*
- *Mais tu nous le diras, on t'expliquera.*

Et bien, quand on avait passé partout, il fallait laver les vitres. Nous étions assez contents. C'était bientôt la fête. Quand nous étions enfants, on montait à la fête. Il n'y avait que ce jour, on était contents, quoi. Arrivaient les derniers jours de la semaine ; il fallait nettoyer la cour, la balayer comme il faut, pas faire semblant.

Quand on en avait laissé, mon père me disait : *T'en as laissé là - Tourna fère !* (recommence). Il fallait enlever le *bourdji* (déchet de paille), balayer la grange, enlever les araignées dans l'étable, tout nettoyer, autant que possible, car si c'était pas fait comme il faut il fallait recommencer. Nous, on faisait ça avec courage, on était si contents que ce soit la fête le dimanche d'après.

Quand arrivaient le mercredi, le jeudi, on voyait que les gens qui montaient à pied à Saint-Bonnet. Ils portaient au boulanger ce qu'il faut pour faire la *ralisse*, la brioche qu'on appelait la *ralisse*. Il fallait apporter la marchandise le dimanche d'avant. Ils avaient vu la boulangère et ils lui avaient demandé combien il fallait d'oeufs et de beurre pour faire tant de livres de brioche. On voyait que les gens qui montaient au bourg et alors on disait :

- *Ils sont partis, maman, il y a Untel qui est monté, et Untel. Ils sont partis faire la ralisse..*
- *C'est bien obligé, pour la fête, on n'en mange pas si souvent...*
- *Tu nous achèteras des pruneaux pour manger avec par exemple ?*
- *Oui, j'achèterais des pruneaux, oui.*

Et puis les derniers jours, on bûchait, on bûchait, on était assez contents. On n'en dormait pas tellement on était contents. Et puis arrivait le dimanche. Ma mère allait à la première messe mais nous on allait à la grand-messe.

Les gens descendaient avec les torchons, la *ralisse* "pliée" (enveloppée) dans un torchon blanc qu'ils portaient sous le bras. On a fait faire la brioche alors on la mangera, bien contents. Tout le monde n'en mangeait pas tous les jours à cette époque.

Après la grand-messe il y avait seulement les chevaux de bois, quelque musique. Il n'y avait pas grand-chose. Certains avaient des *pinés* (sorte de mirlitons, ou *quinarellés*), des *pinés*, des *pinés* et *pinaients* (soufflaient). D'autres se mettaient des cocardes. On disait : *c'est la fête*. Certains redescendaient tard du bourg car ils n'y retournaient pas l'après-midi. Nous, on était gamines, on n'allait pas recourir au bourg l'après-midi :

- *Maman, tu nous achèteras quelque chose pour nous amuser ?*
- *On verra ça.*

Et on achetait, pour les plus petits, une sorte de moulin à café qui jouait plusieurs musiques. On était bien contents, et le soir, la mère disait : *Vous avez fait la fête, vous êtes contents*. On avait mangé la brioche et les pruneaux, c'était suffisant. On mangeait aussi un bon lapin, un bon lapin ou un gros coq :

- *On tuera un gros coq si vous aimez mieux ? Du lapin on en mange plus souvent, j'aime mieux tuer un gros coq.*

Nous étions contents ; du coq, on n'en mangeait pas tous les jours non plus... On a bien mangé, on a passé un bon dimanche. *Mais il faut en laisser pour demain, c'est le lundi de la fête ; il faut bien encore faire la fête demain.*

Alors on fit bien encore la fête le lendemain. On monta au bourg, on fit notre tour et tout. Et puis le soir ma mère nous dit : *S'il y a le feu d'artifice, on montera au-dessus du village, on montera aux "Ecartalés" ; on regardera le feu d'artifice*. On aurait bien mieux aimé le voir de plus près mais on se contentait comme ça, quoi.

Le lendemain, pendant la nuit, on entendait du bruit - on laissait la fenêtre ouverte parce qu'il faisait encore chaud - les gens qui descendaient. On disait : *Qu'est-ce qu'ils courent ?* Ils revenaient de la fête. Nous, on n'y allait pas, on était trop petits.

Et le lundi on faisait encore la fête, les gens ne travaillaient pas, quoi. Ils invitaient les voisins. Certains invitaient des gens de plus loin. Il y en a qui venaient de Savigneux, de Champdieu. Le lundi après-midi, on dansait dans la grange, il y avait bien des *tan* (noeuds) parce que le plancher n'était pas ciré, mais enfin tout le monde s'amusait bien quand même. On passait la fête comme ça, bien heureux de notre semaine et de notre dimanche, jusqu'à l'année prochaine, mais, mon vieux, c'est loin tout ça ! On sortait pas tous les jours. Et voilà la fête à Saint-Bonnet-le-Courreau.

Les pauvres

Quand j'étais toute jeune, toute petite, des pauvres passaient dans le hameau. Il passait bien ailleurs, mais ils passaient aussi chez nous. Je me rappelle d'un grand, il avait bien l'air pauvre, mais... pas tant que ça. On disait, celui-là, il doit avoir la flemme de travailler. Il ne passa pas longtemps.

Quelque temps après, il en passa un autre qui était bien convenable. Il passait dans les maisons en disant : *Je cherche mon pain*. On lui donnait, mais pas tous. Certains lui fermaient la porte au nez, d'autres lui donnaient un morceau de pain, d'autres le faisaient rentrer pour boire quelque chose. Il aimait bien le vin celui-là, il préférait le vin à autre chose.

Mais surtout, celui dont je me rappelle, qui m'est resté dans la mémoire, c'était un "petioton", un tout petit homme. Je le vois encore, il était de Saint-Just-en-Bas. Celui-là, il est passé longtemps. Et il venait deux fois par an, fin avril ou début mai, fin septembre ou début octobre, à peu près.

Quand il passait dans le village, alors on disait : *oh ! là, là ! les chiens jappent, qu'est-ce qui se passe ?* On sortait vite et on disait : *Il y a un pauvre avec un sac, un sac sur le dos*.

Mes parents disaient pour me faire peur : *Si t'es pas sage, quand le pauvre passera, il t'emmènera, il a un grand sac, t'es sûre...*" et j'avais peur ! Et il passait.

Dans les maisons, il y en a qui, quand il le voyaient venir, fermaient vite la porte et d'autres qui n'ouvraient pas. Mais chez nous il venait toujours à peu près aux alentours de midi. Quand il arrivait les chiens étaient dedans, on commençait à manger. Je disais à ma mère :

- *Oh ! là ! le pauvre qui arrive !*

- *Et bien laisse-le faire.*

"O taboulave" (il frappait) à la porte. Il n'avait pas une canne mais un bâton qui avait une grosse tête en haut. Il frappait à la porte et mon père disait : *Ouvre-lui*. J'ouvrais. Alors il s'asseyait. On ne le mettait pas à la table parce qu'on était déjà six. Ma mère le conduisait à côté du fourneau, près de la caisse de bois. Puis elle lui disait :

- *Vous mangerez bien une soupe ?*

- *Ben, oui.*

Mais il parlait peu, seulement au fur et à mesure qu'on le questionnait. Ma mère allait chercher une écuelle : *Ben je vais vous la "chapler"* (couper des morceaux de pain pour la soupe). Autrefois on mangeait toujours de la soupe dans des écuelles qui avaient des oreilles de chaque côté, mais à la fin du repas, pas au début. Et moi, je repérais toujours l'écuelle qu'elle lui donnait parce que je me disais, après, même si elle est lavée, je ne veux pas manger dans l'écuelle du pauvre.

Après, mon père lui disait : *Qu'est-ce que vous mangerez ?*

On mangeait beaucoup de pommes de terre en "patia" comme on disait, beaucoup de pois secs, en salade... Ma mère lui trempait sa soupe. A cette époque, on tuait des "gores" (vieilles vaches) comme on disait, et on se les partageait : *Vous prendrez bien un demi-quartier ? ou bien un quartier ?* ça dépend. On mangeait cette viande fraîche et le reste on le mettait à saler dans une biche ou un grand beurrier. Ensuite, dessalée, ma mère faisait cuire cette "gore". Le bouillon, n'était pas mauvais, ça faisait une bonne soupe. Alors il mangeait des pois ou des pommes de terre, ça dépend - on faisait aussi des matefaims. On mangeait du pain noir, bien sûr, pas de la miche tous les jours, les dimanches seulement. Moi, je n'ai pas vu faire le pain à la maison, je n'étais pas née quand on le faisait. Les tourtes de pain, à la fin, elles étaient moisies. Mais enfin, ça se mangeait quand même, Nous n'étions pas délicats, ce n'est pas comme aujourd'hui. Alors il mangeait.

Mon père disait à ma mère :

- *Verse-lui donc un petit canon.*
- *Pas trop, elle disait, après, s'il n'a pas l'habitude de boire...*

Il buvait bien quand même. Et il mangeait.

- *Vous mangerez bien un morceau de gore ?*
- *Oui, oui, oui.*

Il ne parlait pas beaucoup ; mon père le questionnait mais il n'en disait pas bien long. Mon père, comme sa mère était de Jeansagnières. Lui, il était de Saint-Just[en-Bas], il avait entendu parler par sa mère de telle ou de telle famille.

- *Untel est-il encore vivant ?*
- *Oh, je ne crois pas, je ne crois pas...*

Mais il ne nous donnait pas d'explications. Et puis il mangeait ; il mangeait un morceau de "gore".

- *Vous mangerez bien un morceau de fromage ?*
- *Oh oui !*

Il mangeait de tout ; il n'était pas difficile. Après, mon père disait :

- *Vous boirez bien un café*
- *Oh je boirais bien le café.*

Le café ne se faisait pas tous les jours, que tous les deux ou trois jours. Et quand il avait bu le café, mon père disait à ma mère :

- *Mets-lui donc une "gnôle".*
- *Oh, il ne faut pas trop lui donner de "gnôle", s'il tombait, nous, on serait dans de jolis draps. Qu'est-ce qu'on en ferait ?*

Mais il la prenait bien. Après mon père disait :

- *Donne-lui un saucisson.*
- *Un saucisson de "gore" ou de...*
- *N'importe, il le mangera bien, on le mange bien nous.*

Et il allait vers son sac qu'il avait posé vers la porte en entrant. On avait mis les chiens dehors, parce que les chiens allaient sentir le sac car il contenait autre chose. Il allait chercher un papier ou un "peta" (un chiffon) pour "plier" (envelopper) le fromage s'il ne le mangeait pas. Il l'enveloppait et le saucisson aussi. Il le mangeait quand il n'avait rien, sans doute. Et puis il buvait le café.

Il n'était pas pressé pour s'en aller. Mon père lui disait :

- *Vous fumerez bien une cigarette ?*
- *Oh, j'sais pas. Je prise, mais je peux bien fumer une cigarette.*

Et mon père lui roulait une cigarette, et puis il la fumait. Il disait :

- *Eh bien, j'ai bien été restauré, j'ai bien été soigné !*

- *Eh ben, il faut bien, quand on a votre âge.*

Mais on n'a jamais su l'âge qu'il avait. Il avait des moustaches blanches, il était tout petit.

Il portait une veste, c'était pas vraiment une veste, c'était un trois quarts. Elle était cirée (de crasse) ; le col luisait comme s'il avait été verni. On ne se mettait pas à côté de lui, on avait peur, bien sûr, qu'il nous mette des poux, mais enfin il ne restait assez longtemps pour ça.

Après il partait. Les chiens jappaient et lui couraient après. Il mettait dans son sac ce que mon père et ce que les gens lui avait donné. Il allait dans le village. On disait : *Savoir s'il va aller chez Untel ?* Oui, mais ils avaient déjà fermé la porte, les voisins. Et puis il passait ailleurs. Il faisait son tour.

Certains disaient : *Quand il va venir, on va vite fermer la porte, on n'a pas besoin de lui.* Mais, chez nous, il venait toujours vers midi.

En face de notre village, il y avait des cabanes qu'on utilisait quand le bétail était aux champs. On s'y mettait à l'abri aussi quand on moissonnait. Le lendemain on disait : *La cabane en face, chez Labbe, il y a un feu, le pauvre a dû y coucher* parce qu'il a toujours une couverture dans son sac.

Il y restait parfois deux ou trois jours. On disait : *Oh, il mange ce qu'on lui a donné, et puis il ira voir ailleurs après.*

Ce n'est pas tout le monde qui lui donnait. Chez nous il venait toujours au moment du repas. Mon père disait : *Oh bien, quand même, il faut bien lui donner quelque chose ; il faut bien s'en occuper. Si c'était nous, on serait bien contents qu'on nous reçoive.*

Et voilà, il faisait son petit tour, il passait souvent celui-là. Quand on le voyait venir on disait : *Oh ! c'est le pauvre de Saint-Just.* Celui-là, je me rappelle, il est passé souvent. Puis un jour, il ne passa plus et on a dit : *Oh, il est peut-être mort.*

Après, longtemps après, j'étais plus âgée, passait une grande femme. On l'appelait la Grand'Génie ; on disait qu'elle était de Saint-Georges-en-Couzan. Elle venait dans le village. Il y avait des femmes du hameau qui étaient originaires de Saint-Georges. Elle allait bien chez elles, mais elle venait chez nous aussi. Ma mère lui disait :

- *Je vais vous payer un café.*

- *J'en veux point, je veux un verre de vin.*

- *Non, non, je ne donne pas de vin.*

Mais elle allait chez les deux ou trois femmes du village qui étaient de Saint-Georges. Là, elle y restait, elle se faisait bien servir car on la connaissait. Elle disait : *Je fais pas de mal, je fais pas de mal, je dis seulement mon chapelet, je ne fais pas de mal, je ne fais de mal à personne.* Et on en avait peur. Mais après, on la connaissait et on n'en avait plus peur. Ensuite elle n'est plus passée, c'était fini. Et voilà.

Les veillées

Quand je n'avais plus l'école et que je suis descendue à Germagneux, on allait veiller dans le village. On allait chez la Marguerite Maisse. Elle faisait toujours le café et puis il fallait "dépouter" (éplucher) les châtaignes, après elle les faisait cuire. On buvait le café, de l'eau "mâchurée" (noircie), mais enfin on était sûrs de dormir. On mangeait les châtaignes et on buvait du vin de pommes. Et puis il fallait chanter une chanson ; on était plusieurs parfois. Il y avait la Marie de

Chaperon qui venait. Elle filait sa "couligne" (quenouille), d'autres "brochaient" (tricotaient) et après il fallait chanter une chanson, alors on chantait.

On allait souvent chez Gorand. Il y avait aussi les voisins, les Jambin. Ils venaient veiller et je me rappelle qu'une fois - je n'étais pas bien vieille - , la femme de Joannès de chez Jambin chantait une chanson. Je ne savais pas ce qu'elle voulait dire. Elle chantait : *Elle s'aperçoit de jour en jour, que son jupon lui devient court, elle s'aperçoit de jour en jour, que son jupon lui devient court.* Mais moi je n'avais pas compris. Après on me disait : *Mais tu ne comprends pas ? Tu ne comprends pas qu'elle est enceinte ? qu'elle prend du ventre, que le jupon se retrousse, qu'il devient petit.* Et je disais : *Mais pourtant à cet âge, elle peut pas avoir grandi.* Mais je n'avais pas saisi, moi. Il a fallu qu'il y ait des plus grandes que moi qui me disent : *T'es pas au courant ?* Eh ben non, je n'en savais pas plus.

On chantait, on se faisait bien rire, quoi, on passait de bons moments. On était bien contents. La Clotilde chantait des chansons anciennes ; je m'en rappelle, je les sais toujours. Je les ai chantées et je les n'ai pas oubliées. Et la Mariette Chaperon disait, elle : *Oh! bougre, oh ! ma figue oui, c'est pas bien ça de chanter des chansons pareilles !* Eh ben oui, mais enfin elle les avait chantées.

Plus grande, quand mon père fut mort, on allait veiller à Maure (un hameau de Marcilly). On allait aussi veiller à Lard (un hameau de Pralong). On allait chez Gorand aussi. Quand on allait veiller à Maure ma mère nous disait : *Dépêchons-nous de faire le travail de bonne heure.* On avait fait cuire des pommes de terre dans la chaudière pour les porcs. On les avait écrasées et on en mangeait. On n'avait pas bien faim et on disait : *Fais-nous seulement une soupe.* On n'avait même pas bien faim parce qu'on avait mangé des pommes de terre qu'on avait "aplatées" (écrasées) dans notre "cuisinier" (tablier). On était déjà à notre aise, il ne nous en fallait pas plus ; et puis, de savoir qu'on allait veiller à Maure, pour nous, c'était un plaisir ! Ma mère disait que si c'était clair de lune, on n'avait pas besoin de lanterne ; si c'était noir on prenait une lanterne, bien sûr.

Et en passant à Faverge, ma mère disait : *Vous ne ferez pas de bruit parce que les chiens japperont, alors tout le monde sortira.* A Faverge, les gens faisaient encore l'ouvrage (le travail à l'intérieur de la ferme) tard, bien sûr, parce qu'ils avaient une bande de vaches, tandis que chez nous c'était vite fait, deux trois vaches seulement. Comme on dit : *ün chîn courtô a vita vira la coua* (un chien dont on a coupé la queue a vite tourné la queue) et on finissait de bonne heure pour aller veiller. Oh là, là ! c'était un plaisir. Quand on était au-dessous de Faverge, on se voyait déjà à Maure et à Maure les chiens jappaient mais alors on s'en fichait pas mal. Ils nous connaissaient bien ; ils se doutaient bien que c'était nous. On n'y faisait plus attention. A Faverge on était connus.

Alors on arrivait à Maure et ma cousine disait : *Oh, vous venez veiller, qu'est-ce que vous avez bien fait, par hasard, vous nous faites bien plaisir !* Alors, là, on passait un bon moment avec des filles qui étaient à peu près de mon âge ; la plus vieille - celle qui avait un an de plus que moi - n'y était plus, les autres y étaient encore. Avec la seconde fille, on s'entendait bien ; elle était bien comme il faut. Alors on y allait souvent et eux venaient aussi chez nous. On allait aussi veiller à Lard.

Mais à Maure, une fois, on s'est fait engueuler. Il y avait le plus jeune, le Joseph, qu'on appelait simplement le Benef, qui jouait de l'accordéon. Nous, les filles, on ne parlait que de ce qui était intéressant. Les mères bavardaient à la maison, et nous on était sorties avec le Joseph qui jouait de l'accordéon. Il était passé sous le "chapi" (hangar). Il jouait de l'accordéon et nous on y est allées par une autre porte avec la Jeanne, ma cousine. Il y avait un puits, on tapait dessus avec un manche à balai, et *fling, fling, fling !* Alors, lui, il entendit tout ça ; il s'arrêta de jouer et puis, tout par un coup, il rentra à fond de train à la maison et il dit : *Oh là, là ! Maman, je ne sais pas ce qu'il y a, ils cassent tout sous le hangar.*

Et quand il fut dedans : *Mais qu'est-ce qu'il y a ? Mais qu'est-ce qu'il y a ? Et la Thérèse et la Jeanne, où elles sont passées ?* Et nous on était dehors. En arrivant on a eu un sacré savon : *Vous êtes folles de faire du potin comme ça pour lui faire une frayeur !*

On n'avait plus envie de sortir à nouveau mais une autre fois la Jeanne me dit : *Viens que*, - il y a une autre maison qui était plus loin - , *on ira là-bas, on se fera mieux rire*. Mon frère Irénée, le Néné, y était aussi. *Vira mèque le ventô* ("tu n'as qu'à faire tourner le venteau"), *on dansera, on croira que c'est le brunophone*. Et que j'te vire et que j'danse et que j't'amuse, et personne ne nous a rien dit, là. On a passé un de ces moments ! Je ne les ai pas oubliées, ces veillées de Maure, c'est une chose que je n'ai pas oubliée !

Quand on allait à la veillée à Lard, c'était plus loin, on avait souvent une lanterne pour passer dans le bois de Lard. On y allait moins souvent. A Maure, on y est allé surtout l'année où mon père est mort. A tout bout de champ on avait besoin du père Baptiste Damon. Il nous avait toujours dit : *Si vous avez besoin de moi, pour faire quelque chose, pour "charouler" (labourer), pour que ce soit - mon frère aîné était au régiment - vous n'avez qu'à venir, pas besoin de vous déranger pour venir le dire, j'irai tout de suite*. Le pauvre bougre, il laissait son travail pour venir faire le nôtre. Il était toujours gai, c'était un homme qui était serviable. Il avait été élevé en même temps que mon père ; ils ne se "craignaient" pas. Il était serviable, on peut dire qu'il était serviable ! Ah ! On avait passé de bons moments. Ce sont des veillées que je n'oublie pas.

Et à Germagneux aussi, on allait veiller, pas chez tout le monde, mais chez quelques-uns. On passait de bons moments, comme chez la Céline. J'étais plus vieille déjà quand j'allais chez la Céline. Si on dansait chez Masson (le café) alors on s'éclipsait. On y allait, pas en semaine bien sûr, mais le dimanche. On n'y restait pas longtemps mais on faisait seulement un "viron". On y passait, quoi. Quand on veillait chez nous, au village, la Célestine de chez Porcuro "petassait" (mettait des "peta", des pièces, rapiécait). Elle s'asseyait sur la table, avec la lampe allumée, les pieds sur le banc. Mon père à cette époque-là n'y était plus, il était mort, quoi. On venait veiller chez nous, les garçons, Marius, Victor, tout ça. On faisait des veillées et on passait des bons moments.

Ma mère faisait le café, et à la Célestine elle disait : "Célestine, il faudra chanter une chanson". Alors elle chantait une chanson, on passait des bons moments. Une fois, il y avait aussi la Philippine de chez Thiolière. Elle se trouvait à Germagneux avec Joannès qui descendait, les hivers, des Mûres, pour faire manger le foin aux vaches. Alors ils venaient veiller chez nous.

Une fois, la Philippine avait mis les pieds dans le four. Il y avait un fil de fer qui traversait la "maison" (la cuisine) pour faire sécher les torchons à vaisselle quand ils étaient mouillés. Il y en a un de chez Porcuro, je ne sais pas si c'est le Victor ou le Marius, qui avait attaché un machin, quelque chose, un bol, une tasse qui avait une queue, et la tasse bougeait un petit peu. Il la faisait bouger et la Philippine qui dormait les deux pieds dans le four, ça lui tombait sur le nez. Elle a dit : *Oh là là, qu'est-ce qui arrive, il pleut*. Elle s'est réveillée. Et nous de rire, et de rire et de rire. C'est vrai qu'à ce moment, il ne nous en fallait pas beaucoup pour nous faire rire. On s'amusait à bon marché.

Et puis après on passait dehors. Oh, chez Porcuro, ils étaient farceurs, ils nous en faisaient des blagues quand ils venaient. Quand ils venaient ils nous faisaient toujours quelque farce. Une fois j'étais allée au *bachat* (abreuvoir) chercher de l'eau. Victor se mit à pisser, à pisser. *Oh là, là qu'est-ce qui arrive ? qu'est-ce qui arrive ?* C'était lui qui pissait et ça volait après moi, bon sang, je n'en avais rien vu, j'avais reçu ça. Mais on passait des bons moments.

Je me rappelle aussi l'année 1933, les étoiles se mirent à tomber. C'était à l'automne, pour le temps des pommes de terre, toutes les étoiles tombaient. Ils vinrent chez nous ; il y avait une bonne chez Porcuro à ce moment-là, la Marie Péard, et ils lui dirent : *Marie, il faut dire ton acte de contrition, demain on n'y sera plus, ce sera la fin du monde, les étoiles tombent toutes*. Et en effet on est sorti, les étoiles tombaient, tombaient, tombaient à tire larigot. C'était en 1933 ça, je ne l'ai pas oublié, ça. Et on a passé de bons moments, il n'en fallait pas beaucoup pour nous faire rire, on s'amusait bien quoi !

Travaux des champs

Dans le temps, en montagne, dans ma jeunesse, on commençait les foins vers le 25 ou 30 juin. Mais en plaine on commençait plus tôt suivant les saisons, suivant comme il avait plu, comme l'herbe avait poussé. Quand on commençait à dire il faudra faucher, les faucheurs se mettaient à battre la "daille" (faux). Il s'agissait d'avoir un bon "bato" (une enclume à faux) parce qu'il y en a qui n'allaient pas aussi bien et pour la faux, c'était pareil. Il fallait aussi une bonne pierre à aiguiser et un "couvet" (étui pour la pierre à aiguiser) que le faucheur attachait à la ceinture ; celui qui n'avait pas de ceinture de culotte, il mettait une ficelle. Dans les maisons où il y avait plusieurs hommes, on ne prenait pas d'ouvriers mais dans les autres fermes on en cherchait pour aider, quoi.

Alors les faucheurs se mettaient à faucher. J'aimais bien entendre le bruit de la faux, moi, ah ça faisait plaisir et puis ça sentait l'herbe fraîche. Dans les herbes il n'y avait pas des saletés comme on en met aujourd'hui. Après, quand ils avaient fauché un pré une demi-journée, on disait : *ah, ils en ont fait un bon morceau, et bien mon vieux ! Il faudrait bien que nous commencions, nous.* Il y en a un qui commençait toujours le premier, mais on pouvait pas tout le faire d'un seul coup, bien sûr et puis c'était suivant le temps. On disait qu'il fallait toujours faucher quand il pleuvait parce que ça coupait mieux, c'est pas vrai ça ?

Et alors quand ils avaient fauché, on disait : *Ben, mon vieux !* Le lendemain, si ça avait séché un peu, pas tout de suite, on commençait à "désandanier" (défaire les andains, éparpiller le foin), et puis il fallait préparer les râteaux. Le père, pendant l'hiver, avait réparé les râteaux, changé les dents... On disait : il faudra mettre les râteaux dans l'eau, dans le "bachat", parce qu'ils perdraient leurs dents en "désandaniant". Pour "désandanier" ça, il fallait écarter, écarter. Mon père disait : *Attention, mettez-en partout, au moins, pas tout sur le même tas, parce que ça ne séchera pas,* alors on le faisait.

On n'était que deux ou trois, ça n'allait pas vite. Si on était plusieurs, ça allait bien plus vite et on était bien contents. Mais il y a des moments, les voisins nous disaient : *vous viendrez nous aider après ?* Et oui, on allait les aider et on passait un bon moment. J'aimais bien le temps des fenaisons, ça sentait l'herbe fraîche, toutes sortes de parfums. Bien sûr c'était bien intéressant, pour moi, toujours.

Et puis quand l'herbe avait bien séché, à condition qu'il ne repleuve pas dessus - s'il avait plu dessus il fallait attendre que ça sèche - et puis après quand c'était bien sec, il fallait commencer à retourner, retourner et puis tout ça aussi. On portait à boire. Dans les vallons, il faisait chaud, le soleil tapait, ça nous étouffait et puis on retournait ce foin. Quand il était bien retourné, on disait : *Savoir si on pourrait le "lever" tel jour ? Si ça continue à faire beau...* Mais nous, on n'avait qu'une paire de vaches, il fallait trouver une paire de boeufs pour monter dans les endroits où c'était pénible. Ah ! ça ne se faisait pas facilement, surtout en montagne, ce n'était pas comme en plaine.

Alors après on commençait à regarder ; on tâtait pour voir si c'était sec. *Ca se casse quand même pas bien, c'est pas trop sec, attendons ce soir, il fait bon,* mais bien souvent ça y repleuvait dessus, alors après il fallait attendre le lendemain pour que ça sèche. Quand le foin était bien sec, on disait : *Il faudra commencer à faire les "roules".* On se mettait à rouler... ça devenait pénible. Le premier coup ça allait, mais quand il faut tourner deux trois fois pour faire des "roules", pour passer le char au milieu, et l'"accrocher", ça "faisait faire" ; en ce temps-là il n'y avait pas de râteleuse, ni de faucheuse, ni rien, il fallait tout faire à bras. Et bien, on en mettait un coup. Mon père disait : *Si tu "bûches" bien, quand on ira à la ville, on t'achètera quelque chose, on te fera une étrenne.* On disait : il nous promet bien mais en attendant il faut faire le travail.

Quand c'était bien sec, mais c'était pas toujours le cas, souvent quand on croyait lever le foin, il repleuvait. Et bien on disait : *c'est pas fini, pas fini encore, maintenant, tiens.* Et puis, si ça séchait bien après, on commençait à "lier" (mettre le joug) les vaches, puis les atteler.

Qui est-ce qui fera le char ? Moi, je faisais bien le char mais il fallait bien qu'on m'explique, parce que bien souvent le chargement partait en glissant sur le côté : "ou chiave d'un lè".

- *Mets une brassée de ce côté, mets-en tout autour et au milieu, mets-en au milieu...* parce qu'au début on ne sait pas toujours tout faire.

Et puis après quand on avait bien fait un char de foin, il fallait aller décharger et monter dans la fenière. Au commencement, il n'y avait pas de foin, ça allait bien, mais ensuite, dans les fenières qui n'étaient pas grandes, il fallait monter. Il fallait "gaucher" (tasser). On prenait chaud dans la fenière et puis, sans bas, sans rien, les machins, les brindilles nous piquaient les jambes. Bon sang ! Et on repartait et on disait : *si on pouvait finir, et bien bon sang, à quatre heures, il faudra vite manger et nous dépêcher si on veut finir ce pré ce soir. Et puis demain on pourrait faucher ça, si ça continue à sécher on en "lèverait" bien cette semaine.*

Il y a des fois, il fallait faire vite aussi, parce que s'il faisait chaud, le soleil brûlait, cuisait les blés. Pourvu qu'on ait bien fini pour moissonner à certains endroits où le soleil était brûlant, où il les cuisait, quoi. Pourvu qu'on ait bien fini les fenaisons avant les moissons. C'est que, des fois, c'était pas fini, tout dépend du temps qu'il faisait.

Si ça se trouvait à faire bien beau temps, tout le monde était bien content parce que, d'abord, ça faisait du bon fourrage et ça réussissait bien, quoi. Après il fallait commencer à moissonner. Si on n'avait pas fini de faner, mon père allait voir l'endroit où le grain était le plus mûr : le blé (seigle), le froment (blé)... Ce n'est pas qu'on en avait bien grand, mais ceux qui en avaient grand, ils prenaient des moissonneurs.

Ils montaient de Pralong, de la plaine, ils allaient à Saint-Bonnet, à la loue, le dimanche. Alors le père leur disait :

- *Combien tu veux gagner ?*

- *Oh, mais on ne paye tant, il sera obligé d'y passer, parce qu'autrement je ne veux pas travailler pour rien.*

Et on était bien obligé d'y passer, bien sûr, si on voulait ramasser sa récolte. Ça se moissonnait au "volant"(une grande faucille), toujours, au "volant" et *hardi petit, hardi petit, et j'te retourne tout ça*. Quand c'était moissonné, il fallait attacher les gerbes. Mais je savais encore bien faire, attacher. Il y en avait quelques-uns qui m'aidaient qui ne savaient pas faire. On disait : *Oh, c'est des grimaces, je vais t'apprendre, je peux bien t'apprendre, ma soeur sait bien faire*. Mais il y avait des chardons aussi, les chardons piquaient, et bien bon sang ! Quand on avait bien attaché les gerbes, il fallait apporter le repas à midi, dans les champs pour que les ouvriers ne perdent pas de temps.

On préparait un grand panier. J'aimais bien manger dehors et puis les hommes faisaient une "pranière" (sieste) quand ils avaient mangé mais pas nous : *vous porterez les gerbes qui sont attachées, vous les porterez, on fera des "cacalons"* (cinq ou six gerbes dressées ensemble) - *vous en porterez là - ou des "cuchons"* (meules de gerbes dans le champ), *ça dépend*. Il y en a qui aimaient bien faire des meules ; mon père, lui, aimait bien faire des "cacalons", ça faisait travailler, quoi.

Et une fois, on moissonnait derrière chez nous. Il y avait un jardin et une petite murette et, de l'autre côté, se trouvait une grande terre. Ils étaient une bande de moissonneurs. Le travail pressait, ça mûrissait. Il arrivait même, en plein été, quand ça menaçait de faire du vent, que certains en arrivent à moissonner la nuit, au clair de lune. Ils avaient peur que ça s'égrène, que la récolte se batte ("s'écouillèsse"). Ca arrivait ça. Oui, oui ! ça arrivait.

Cette fois, ils moissonnaient derrière chez nous. Il y avait une bande de moissonneurs. C'était une grosse ferme. Nous, on était partis, on n'était pas chez nous.

Mais là où je couchais, ma fenêtre était ouverte. Ils savaient que je dormais là, alors je ne sais pas comment ils ont fait, - je ne l'ai jamais su, mais je m'en doutais bien - ils sont montés par la

fenêtre. Il ont fait "picote" (la courte échelle) ; la fenêtre était restée ouverte l'après-midi et ils m'ont fait une farce. Le soir je suis allée me coucher. C'était déjà tard, bien sûr, on se couchait tard l'été, seulement quand c'était tout fini car quand il y avait du travail, il fallait finir ce qu'il y avait à faire.

Je me couchai, je passai dans mon lit. On n'avait qu'une petite couverture. Oh ! bonté, ça me piquait !

- *Oh, maman, il y a quelque chose, il y a un serpent qui est dans mon lit !*
- *Tu ne sais plus ce que tu dis, tu ne sais plus ce que tu racontes.*
- *Viens voir, je ne veux pas le regarder, j'ai peur.*

Dans mon lit, ils avaient mis tout un groupe d'épis et, bien sûr, que ça me piquait, ça. Ma mère me dit :

- *Regarde la bête que c'est.*
- *Bon, j'ai dit, je sais bien qui c'est qui l'a fait maintenant.*

Ils s'étaient donnés la peine de monter par la fenêtre en se faisant la courte échelle. Ce n'est pas bien haut, mais quand même, et voilà.

Les vendanges

J'ai fait les vendanges, dans le temps, avant de me marier. J'ai vendangé jusqu'à quinze jours de suite, à Pralong. En 1937, mon frère, qui était placé à Lard, chez Pinet monte à Germagneux un jour de semaine et dit :

- Vous ne voudriez pas venir vendanger, quelques-uns, dimanche? Le père Pinet ne trouve personne pour faire les vendanges, et il veut vendanger dimanche ; il a sa soeur et son beau-frère qui viennent de Saint-Etienne ; ils sont bien quelques-uns, mais on n'a pas assez de monde ; ça vous fera quelques sous.

Et moi j'ai dit :

- On trouvera peut-être bien quelques personnes.

J'ai demandé à Joseph de chez *Faucoup*, à ma soeur, mon frère Néné (Irénée), la Mariette chez *Jambin*, et puis moi. On est partis le dimanche matin, chacun avec notre panier, de bon matin. C'était au mois de septembre, ça se trouvait le 22 septembre, ça je ne l'ai pas oublié non plus.

On a vendangé tout le jour vers les Daguets. A cet endroit, il y a des maisons maintenant, ça s'est bâti là. On était vingt-six, vingt-sept pour vendanger. On a vendangé tout le jour et ça faisait beau, ça faisait beau ! On a bien mangé, on a fait un bon repas à midi. On nous a porté le jambon, le saucisson, il y avait tout ce qu'il fallait et le vin ne nous faisait pas mal. On mangeait des raisins, les jeunes surtout et on chantait. On faisait les guignols.

Sur la route, un car est passé, un car rouge qui allait vers Boën. Et on nous a dit qu'il transportait le cardinal Gerlier, justement : *Tiens le car de cinq heures qui passe, le cardinal Gerlier qui va à Boën !* C'est pas le tout, mais ça, on ne l'a pas su tout de suite,

Le soir on est remontés à Lard. On a soupé. La mère Pinet - qui était une cuisinière réputée, la mère Pinet qui avait fait la cuisine en ville, je ne sais pas où -, nous avait fait une sauce tomate que j'ai mangée, la meilleure de ma vie ! Je l'ai prise pour une crème tellement c'était bon ! Et on a mangé.

C'était bien minuit, plus de minuit, une heure du matin, quand on s'en allait. On chantait. Il y avait un clair de lune comme tout. On est passés au bois de Lard. On était tous les quatre.

Quand on est arrivé au-dessous du chemin qui monte à Monate, qu'est-ce qu'on a aperçu ? Quatre hommes : *Oh, là, là !* On a dit : *Regarde ce qu'il y a là-haut.* Ils étaient au croisement du chemin, c'étaient quatre hommes. Ils avaient tous des grands pardessus, un grand chapeau, ça me faisait penser au docteur... un grand médecin qui leur ressemblait bien, le docteur Lour. Ils ressemblaient tout à fait à lui, de loin, comme corpulence. *Oh, là, là !* nous avions la trouille.

On ne chantait plus là. On les a croisés. Il y en a un qui a bougé ; un qui était sur le chemin est descendu en dessous. Nous, on n'était pas loin. Alors on est passés juste au-dessous, on regardait s'ils ne nous suivaient pas, ces quatre grands hommes là-bas, *Eh, là, là !...* Et on a "joué" (couru) ; il fallait descendre vers le ruisseau et remonter de l'autre côté. On passait dans la "garnasse" (bois de pins), on ne regardait que s'ils nous suivaient. On n'avait plus envie de chanter, ben bon sang, on se disait : *Qu'est-ce que c'est que ces hommes ? Qu'est-ce que c'est que ces hommes ?*

Et puis on est arrivé à Germagneux, on a dit : *Oh ! là, là, ben mon vieux.* Quand je suis arrivée, ma mère n'était pas couchée. Elle attendait, bien sûr ; elle savait qu'on était partis, elle ne se couchait jamais sans nous avoir vu rentrer. On a dit :

- *Oh, ben mon vieux, on a eu peur !*

- *Qu'est-ce que vous avez vu que vous avez eu peur ?*

- *Et quand on est passés vers le chemin qui monte à Monate, il y avait quatre grands hommes qui avaient des grands pardessus, qui étaient tous vêtus pareil avec des grands chapeaux.*

- *C'est le diable que vous avez vu. C'est le diable, c'est bien fait ! Vous n'êtes pas allés à la messe, le bon Dieu vous a punis, c'est le diable que vous avez vu.*

- *C'est le diable, c'est le diable...*

- *C'est le diable, oui. Voilà ce que c'est que de manquer la messe !*

C'est qu'il ne fallait pas manquer la messe en ce temps. Mais nous on avait gagné quelques sous. On n'était pas payés tout de suite, mais enfin on nous payait. On était bien contents, ma foi, pour une fois.

Mais après, mon frère m'a raconté - ils le surent à Lard - que le dimanche d'après, le curé Bayard, qui était à Pralong, avait reçu une lettre. Dans le car, le cardinal Gerlier avait demandé :

- *Qu'est-ce que c'est que cette commune où on vendange le dimanche ?*

On lui a dit :

- *C'est à Pralong.*

Alors il a envoyé une lettre au curé de Pralong, au curé Bayard. Et le curé Bayard l'a dit au sermon. Il a dit qu'il avait eu des reproches du cardinal Gerlier, qu'on avait vendangé le dimanche sans lui demander la permission. Bien sûr, à cette époque ce n'était pas comme aujourd'hui, enfin ça s'est passé comme ça.

Et on était payés après, ma foi on était bien contents d'avoir quelques sous. Pour les vendanges, pendant quinze jours, j'ai vendangé chez Roche. C'était en 1933. Je me rappelle, on était plusieurs à y coucher. Un matin la patronne nous dit :

- *Allez, levez-vous ! Levez-vous ! Si vous saviez ce qui est arrivé vers Say ? Il y en a trois qui se sont noyés dans une cuve.*

On disait : *Oh, là, là, qu'est-ce qui est arrivé !*

Et bien, c'était chez Roux. Le valet qui s'appelait Montailard, du Roure, était allé "gaucher" (mélanger le moût) dans la cuve et s'était noyé ; le fils y était allé à son tour parce que le valet ne sortait pas, il s'était noyé aussi, et la mère y était allée à son tour... Il en mourut trois dans la cuve. Et bien, ce n'était pas rigolo. Cette année-là le vin était capiteux, il était fort et ils se noyèrent tous les trois dans la cuve, et ben mon vieux, et ça c'est pas des blagues.

Garçons et filles

Quand j'étais jeune, la jeunesse du village se réunissait, le dimanche, à partir de midi, jusqu'à quatre ou cinq heures de l'après-midi. Ca s'appelait le "praniéron" (petite sieste après le repas). On montait vers la route dans le village. On se retrouvait les jeunes, les filles qui étaient à peu près du même âge. Celles qui étaient plus vieilles partaient ailleurs. On était toute une bande, on se réunissait dans un pré qu'on appelait le "pignodron", où mon garçon a bâti son chalet. C'était le rendez-vous des garçons et des filles ; les garçons ne venaient pas toujours. Il y en a qui passaient en vélo et qui disaient : *Tiens, arrêtons-nous, il y a une bande de jeunes, ici, allons-y.*

Et puis on s'amusait ; il y avait l'Alice de chez *Porcuro* (chez le *Procureur*, surnom d'une famille Perrin de Germagneux). Une fois, elle en a attrapé un : *Et viens donc, on se mettra tout en haut.* Ils s'attrapèrent et dévalèrent tout le long du pré, jusqu'au fossé, en roulant, en roulant... On se faisait bien rire, bien sûr, on s'amusait bien, quoi.

Quand on avait bien ri, on se disait : *Si on descendait dans le village ?* Dans le village, il y avait le café Masson, un bistrot. L'homme était cantonnier et le dimanche il jouait de l'accordéon. Et parfois il n'y avait personne alors, pour nous attirer, il jouait de l'accordéon. On se disait : *Il joue de l'accordéon, si on allait voir, on ne fera qu'une danse et on s'en retournera s'il n'y a personne.*

Et la patronne parfois sortait : *Venez, venez, venez !* Elle nous disait : *N'ayez pas peur* et, bien sûr, si on y allait, les jeunes venaient aussi. Il y a parfois des jeunes qui descendaient du bourg. Il y avait quelques cyclistes ; ils s'arrêtaient alors qu'ils auraient dû aller plus loin. Ils entraient boire un canon. Nous, on les attirait, ils rentraient, on faisait une danse. On était deux ou trois et puis ça attirait du monde. On s'amusait bien, quoi.

Quand arrivaient quatre heures, il fallait penser à rentrer pour aller en champ, parce que notre mère nous disait : *Vous vous amènerez pour lâcher les vaches à quatre heures, hé ! Faudra pas rester jusqu'à cinq heures, pour mener les vaches en champ, la semaine, on lâche tard parce qu'il y a du travail dans les champs, mais aujourd'hui c'est dimanche il faut lâcher de bonne heure.*

Alors on y allait. Quand on s'était bien amusées, on s'en allait, mais les garçons nous disaient :

- *Où est-ce que vous allez en champ ?*
- *T'as pas besoin de le savoir, on répondait parfois.*

Mais ils nous "sugnè" (guettaient de loin) ; ils nous observaient lâcher les vaches. Ils venaient s'ils avaient envie de venir, ou ils ne venaient pas, ils faisaient comme ils voulaient.

On passait bien notre "praniéron". Des moments, on montait le long de la route, on faisait le va-et-vient. Quand on avait fait quelques danses, on était contentes. C'était suivant comme il y avait du monde. S'il y avait beaucoup de gens, ça allait. S'il n'y en avait pas beaucoup on disait :

- *Oh ! ils nous plaisent pas bien, ils ne dansent pas bien, fichons le camp d'ici.*

C'était l'été. Quand arrivait l'*an dari* (l'automne), les veillées commençaient, le dimanche. On se le disait dans le village et aussi à la sortie de la messe :

- *Oh, on disait, il y a une veillée chez Masson, chez la Patrick le dimanche qui vient.*
- *Vous venez cet après-midi à Germagneux ? Il y a une veillée chez Patrick.*
- *Oh, on ira peut-être ben faire un tour.*

Parfois, il y avait des gens d'ailleurs. On y allait. Quelquefois, il y avait pas mal de monde. Il y en a qui venait de loin, même. Alors s'il y avait du monde on disait :

- *Il y a pour rire, ah, bien mon vieux, on va bien s'amuser !*

En effet, le patron jouait de l'accordéon. Il avait une espèce de petit coffre, il tapait dessus : *Ding, ding.* On disait : *ça ressemble au jazz.* Il faisait du jazz mais il jouait bien ; il n'arrêtait pas de

jouer. Il jouait ce qui nous intéressait. Des moments, il y avait des tables tout autour de la pièce. De la cuisine, là-bas, la patronne nous disait :

- *Passez de ce côté, si vous n'avez pas de place là-bas.*

Mais on répondait :

- *Mais il y a les garçons.*

- *Un verre de limonade ? Vous ne voulez pas boire quelque chose ?*

Mais parfois, on ne nous disait rien, ça dépend qui c'était. Mais on passait un bon moment là-bas quand on avait bien dansé, parfois jusqu'à deux heures, trois heures du matin. C'est que le lendemain la mère nous avait dit :

- *Que vous soyez rentrées de bonne heure, demain, vous ne pourrez pas vous lever.*

Mais on n'était pas pressées de s'en aller, surtout quand il y avait du monde et que certains dansaient bien.

S'il y en a qui dansaient mal, on n'avait pas envie d'y retourner. On nous le reprochait après :

- *Oh, toi, tu n'allais pas avec n'importe qui.*

- *Et oui, tu dansais comme une galoche, ce n'était pas bien intéressant de danser, tu ne savais pas faire.*

On passait un bon moment, quoi. Et puis on allait se coucher. Le lendemain les jeunes allaient aux champs ensemble, on en parlait :

- *Tu te rappelles de celui-là, il dansait bien, et maintenant quand est-ce que ça sera une autre veillée ?*

Il y en avait souvent, on passait des bons moments comme ça, quoi. Quand on arrivait à la maison la mère disait :

- *Et bien, il fallait attendre que ce soit jour pour rentrer !*

On répondait :

- *Mais oui, il y a eu du monde, il fallait bien danser, en profiter ; on n'en profitera pas dans vingt ans.*

- *Oh, la jeunesse comme ça ! moi j'ai jamais dansé.*

- *Bien sûr, tu savais pas faire, ça t'intéressait pas, toi.*

Et voilà.

On disait *chez la Patrick*, mais leur nom c'était Masson. Le garçon de la maison, quand il voyait que le bal commençait, allait toujours se coucher. Je ne sais pas pourquoi. Le lendemain, il allait à l'école, il voulait se lever, quoi. Ensuite, quand son père mourut, il fit facteur pendant quelque temps. Il travaillait bien en ville.

Et puis après on disait : *Il va voir l'abbé Perrin*, l'abbé Perrin qui était à Lézigneux. L'abbé Perrin lui disait : *Vin mèque !* (viens "que") ; il lui parlait patois, l'abbé Perrin. Quand il venait au séminaire, il me disait :

- *T'es pas mal ici, Thérèse ?*

- *Je suis pas mal.*

- *Eh bien tu vois !*

Et tout par un coup on a dit qu'il était parti quelque temps à Lyon, et puis il s'est fait prêtre. C'était un prêtre qui était bien comme il faut. Il y en a, d'en ville, qui allaient là-bas pour la Toussaint, et qui disaient :

- *Le Père Masson, il a fait dire le chapelet tout le temps pour aller du cimetière, tout le long du chemin.*

Il était "sage" (pieux), en effet ; il était "sage" et sa mère aussi était bien pieuse, tellement que quand il perdit sa mère, il fit une dépression. Mais autrement c'est un bon prêtre, il était bien, quoi. Et il est mort tout jeune, il est enterré à Saint-Bonnet.

Il y en a un qui disait : *Il veut se faire curé celui-là, oh bon sang, il a tant envie de se faire curé.* Moi je lui ai dit une fois :

- *On ne peut pas savoir ça.*

- *Oh ! fous-moi la paix ! oui, mais quand il sera curé, moi je serai pape.*

Et je l'avais bien dit, après : *Eh bien, il est devenu curé, et l'autre s'est pas fait pape.*

En apprentissage

Je suis allée aussi chez Ribeyron. J'y suis rentrée quand j'avais eu quinze ans. J'avais été fatiguée. J'avais été malade et le médecin m'avait dit qu'il fallait me reposer. La demoiselle Ribeyron, qui avait certainement plus de cinquante ans à cette époque, avait perdu ses deux soeurs en quarante jours et sa nièce qui avait vingt-trois ans, deux ou trois ans avant. Elle m'avait demandé de venir chez elle simplement pour lui tenir compagnie et dit que quand j'irai mieux, j'apprendrai la couture. Et moi, je n'en demandais pas plus. Mes parents m'y mirent ; bien sûr j'y allais en passant l'hiver. J'ai eu seize ans au mois de février, c'était pendant l'hiver.

La Ribeyron était toute seule et, le dimanche, elle écrivait à sa famille. Elle avait une soeur qui habitait à Grenoble, Grande-Rue de la Tronche, je m'en rappelle encore. Quand il ne faisait pas encore nuit, elle m'envoyait toujours porter les lettres à la boîte. Mais quand les jours étaient courts, c'était déjà nuit. Alors, une fois, elle me dit :

- *Petite, on portera les lettres à la boîte.*

Elle ne voulait pas m'y envoyer toute seule surtout le dimanche soir.

A ce moment il y avait le café Dupuy qui était ouvert et on y dansait jusqu'à dix heures et demie, onze heures, je ne sais pas bien. Je n'y allais pas, bien sûr...

On est allées à la boîte toutes les deux. Il y avait bien l'électricité, mais depuis peu de temps, et il n'y avait pas beaucoup de lampes dans le bourg :

- *Alors viens, petite, on portera les lettres à la boîte, et demain matin le courrier qui vient de Sauvain les portera en ville, ça fait qu'elles seront parties demain matin.*

Toutes les deux on se tenait par le bras, et moi, j'avais eu quand même seize ans au mois de février. Ca se passait autour du mois de février, mars, je ne sais pas bien au juste.

On a mis les lettres à la boîte et tout par un coup, c'était bien dix heures, du café de chez Dupuy, il y a deux garçons qui sortirent. C'était bien quelques-uns qui nous connaissaient. Moi, je ne sais pas s'ils me connaissaient, mais ils savaient bien que celle qui était avec moi s'appelait Amélie. Ils nous attrapèrent toutes les deux par le cou en sortant de vers la boîte aux lettres. Ils avaient des bérêts enfoncés jusqu'aux oreilles et des pardessus dont ils retournaient le col. Ils nous attrapèrent toutes les deux par le bras et ils disaient seulement : *Mélie ma chérie, Mélie ma chérie*, et moi j'en riais bien sûr.

De la poste jusqu'à chez Ribeyron qui se trouvait à côté de la mairie, là-bas ils nous ont tenues par le cou : *Mélie, ma chérie, que je t'aime, que je t'aime*, et moi je riais.

- *Tu peux bien en rire, toi, ils auront bientôt fini ces "charipes" (vauriens), mais ils nous lâcheront pas.*

Mais jamais on a su qui c'était. Et moi de rire : *Tu peux bien en rire toi.* Mais je ne voulais pas en pleurer, moi, j'avais seize ans, je savais bien qu'ils ne voulaient pas nous faire du mal, comme aujourd'hui. Comme ça, tout le temps, jusqu'à chez Ribeyron :

- *Mélie, ma chérie, que je t'aime !*

- *Attends, rentrez que dedans ! Prends le pique-feu et donne-moi le balai.*

Ils étaient sur le chemin.

- *Qu'ils ne rentrent que, ils ramasseront quelque chose !*

Mais jusqu'à la porte, ils nous disaient : *Mélie, ma chérie !*

- *Et tu peux bien en rire, toi, ces "charipes" !*

On a pris le pique-feu, je riais. Mais ils ne rentrèrent pas dans la maison. On a pris le balai. Ils étaient aussi près que nous pour ouvrir la serrure. Je suis rentrée, elle aussi :

- *Ah, tu pouvais bien en rire !*

- *Je ne voulais pas en pleurer.*

- *Ah, tu as bonne façon !*

Jamais je n'ai su qui c'était. Oh, c'était bien quelques-uns qui étaient du bourg ou de pas bien loin. J'aurais bien aimé savoir qui c'était. Ils nous connaissaient. Mais elle, elle avait plus de cinquante ans, plus proche de soixante, et moi j'avais seize ans ; il n'y avait qu'à en rire, et ça jamais je ne l'ai oublié.

Après quand j'allais mieux, elle m'a appris à faufler les ourlets. Je faisais les ourlets des robes et puis après je cousais. Si ce n'était pas bien fait, elle ne me disait rien, elle tirait seulement le fil, et puis : *Recommence petite.* Je me disais : *Oh ben, bon sang !* mais dans le fond, c'était une bonne chose, elle m'apprenait à travailler : *Tu feras comme ça, tu feras comme ça, tu feras comme ça....*

Bon, j'écoutais, je faisais bien ce que je pouvais, mais enfin, je ne forçais pas trop. Elle faisait aussi les chapeaux. Alors les samedis soir, avant de nous coucher - on ne se couchait jamais avant une heure - il fallait nettoyer le magasin, mettre les champignons dans la devanture avec les chapeaux dessus pour le lendemain qui était dimanche.

Et avant de nous coucher, elle me disait : *Tu prendras quelque chose, toi ? Moi, je ne veux rien, je ferai une tisane, mais je ne veux rien.*

Et comme moi il fallait bien me soigner, et que je n'étais pas bien forte, elle me faisait une bonne soupe de cacao, la cuiller y restait debout dedans. Et ça ne me faisait pas de mal, ça descendait bien.

Un jour, elle allait en ville faire des courses, des commissions, des commandes : du fil, du cache-couture, ce qu'il lui fallait, quoi. Elle m'avait dit : *Touche pas à ma machine à coudre.* Je ne savais pas coudre à la machine :

- *Touche pas à ma machine à coudre, parce que toutes les fois que j'ai eu des apprenties, elles ont essayé la machine pendant que je n'y étais pas et je m'en suis toujours aperçu.*

Je me disais : *On verra bien.*

Quand elle fut partie, je regardais bien comment tout était placé. Comme j'avais quelque chose à faire, pour voir si je savais coudre à la machine je me suis dit, il faut bien regarder comment c'est fait. Alors j'ai essayé de coudre quelque chose, une guenille. Et je savais faire, je savais faire ! Jamais elle ne m'avait fait essayer.

Elle avait dit : *Elles m'ont toujours détraqué ma machine*. Elle revenait par le courrier de midi et demi et je me disais, quand elle coudra cet après-midi, si elle coud à la machine, si elle voit que j'y ai touché, gare ! Qu'est-ce que je vais prendre ! Elle n'a jamais rien vu, elle n'a jamais rien remarqué. J'ai pensé : *si tu l'as remarqué avec les autres, tu l'as pas remarqué avec moi !* Je me suis appris à coudre comme ça, quand elle n'y était pas.

Après je suis allée ailleurs, je ne savais pas trop coudre à la machine mais je savais bien piquer et coudre. Plus tard, quand je restais avec ma mère, que mon frère a été marié, j'allais travailler chez Palmier, le magasin de confection ; je cousais bien à la machine. J'allais aussi chez Ribeyron, mais jamais elle m'avait fait coudre à la machine. Quand elle avait des noces à faire, elle me prenait toujours à la journée, et alors, elle me payait. Au commencement je n'y restais que pour la nourriture. Après elle me payait.

Quand elle avait des noces à faire, elle me demandait pour l'aider, et je l'aidais, mais là, je savais coudre. Et puis après, une fois, elle me dit :

- *Viens voir petite, viens voir petite, si tu étais en ville, on ne te le montrerait pas, c'est la coupe ; il faut toujours apprendre la coupe à part.*

Quand elle coupait quelque chose :

- *Il ne faut jamais faire comme le patron, parce que si tu suis que le patron, c'est toujours bien le patron, sur le papier, mais quand c'est sur le corps, c'est pas la même, il faut faire comme ça, comme ça.*

Je la regardais bien parce que mon père avait dit : *C'est bien beau d'apprendre à coudre, mais si elle n'apprend pas la coupe, elle ne saura jamais rien faire*. Alors elle l'avait compris, et elle me faisait voir.

Quand j'étais chez Palmier, là-bas, je ne faisais que la couture. La première faisait le "devantchi" (tablier), le coupait et disait : *Tu feras comme ça, comme ça*. J'épinglais, c'était de la confection, quoi.

J'en ai fait des tabliers pour les enfants, avec des plis devant, derrière, des ceintures !... Qui boutonnaient devant, derrière, sur le côté !... J'en ai fait jusqu'à huit par jour ! Mais aussi, je ne lâchais pas la machine, eh ! Il fallait me dire d'arrêter.

A la veillée, il y en a qui jouaient à la belote, moi j'étais à la machine et j'avais bien gagné ma journée. J'ai bien cousu longtemps, j'en ai fait des tabliers, des robes et compagnie !

Et puis après, quand je me suis mariée : *Tu te maries déjà, eh ben mon vieux, si tu te maries j'avais tant de choses à te faire faire !* Quand j'étais à Pralong, elle m'envoyait des travaux à faire ; elle me mettait un papier. Elle les envoyait par ma soeur ou ma mère qui venaient me voir : *Tu feras ça, ça, ça, telle robe*. Et bien, une année, mon homme gagnait 40 F par jour les grandes journées (journées d'été), peut-être au mois de juin, moi, j'avais gagné 45 F, parce que ces robes, j'en avais fait jusqu'à trois par jour. En effet, j'avais bien gagné ma journée ! Mon homme est arrivé le soir, je lui dis :

- *J'ai mieux gagné que toi, aujourd'hui.*

- *Et bien, j'ai gagné 40 F.*

- *Et ben moi, j'en ai gagné 45 !*

J'avais fait trois robes par jour, mais ce n'était pas tous les jours comme ça, bien sûr. C'est ce qui m'a sauvée pendant la guerre parce que je me couchais tard. J'ai toujours eu du travail et je me levais tôt aussi. J'avais un beau-frère qui me disait :

- *Pourquoi tu te lèves si matin, t'as pas le temps ?*

- *Mais j'ai du travail, il faut bien le faire.*

C'est ce qui m'a sauvée. Pendant la guerre, je montais à Germagneux, mon homme était prisonnier. Je montais avec mon gamin et on venait chercher ma machine. Je travaillais là. Quand je n'avais pas assez de travail à Germagneux, j'avais du travail au bourg, chez Palmier, chez Monier, *mé que d'une !* (j'avais le choix).

Chez Monier, j'y avais déjà travaillé quand j'étais fille. J'avais servi au café et le lundi je nettoyait la salle et, le mardi et le mercredi, je faisais de la couture ; les autres jours j'allais chez Palmier ou bien j'avais du travail chez moi, chez ma mère. Je ne suis jamais restée sans rien faire. J'ai toujours eu du travail. Et à Pralong aussi, plus que je n'en pouvais pas faire.

Ceux de Germagneux

A Germagneux dans le temps, il y avait beaucoup de monde. Maintenant ça a bien diminué. A l'époque, quand j'étais gamine, chez André Barrier, ils étaient cinq ou six. Chez nous, chez Joseph Couchaud, nous étions six. La veuve Mariette Chaperon était toute seule. Chez Pierre Moulin, ils étaient six. Chez Mathieu Faucoup, ils étaient six aussi. Chez la veuve Marguerite Maise, ils étaient cinq.

Chez Jean-Marie Spéry dit Jean-Marie chez Roche, ils étaient six plus l'institutrice dans la maison. Chez Pierre-Marie Perrin dit Porcuro (le Procureur), ils étaient huit. Chez Jean Perrin, ils étaient sept. Chez Claude Plagneux, ils étaient six. Chez Jean-Pierre Pally, ils étaient cinq. Chez Pierre-Marie Arnaud, ils étaient quatre. A la maison de la veuve Maise - dite la Charonne parce que son homme, dans le temps, était charron - ils étaient quatre ou cinq.

Chez Eugène Massacrier, dit chez Thiollère, ils étaient au moins neuf. Chez Marret, ils étaient cinq, chez Pierre Malecot, ils étaient deux. Chez Claude Dupuy, dit chez *Yaude*, ils étaient deux aussi. Chez le *Mile* Gorand, ils étaient deux, avec sa mère ça faisait trois. Chez Jambin, avec les vieux, le garçon et la belle-fille et les enfants, ils étaient autour de neuf.

Chez Jean Maison, ils étaient six. Chez Mathieu Maison, ils étaient cinq, six, parfois sept. Chez Jean Maise, une famille nombreuse, ils étaient neuf. Chez *Bartho* Maise - c'était un vieux garçon - il était tout seul. Chez Maise, dit chez *Labbe*, ils étaient bien dix ou onze avec les enfants.

Chez Barrier, ils avaient une bonne mémoire. Les jeunes qui étaient restés chez eux se rappelaient bien de ce qui s'était passé. La Mariette Chaperon était toute seule, elle. Elle disait souvent comme ça pour dire oui, elle disait : *ma figa, ouè !* Pierre Moulin, quand il avait bu son canon, ne savait que dire : *nananana !*

Chez Faucoup, il y avait le grand Masson, le beau-père de Faucoup, quand il avait bu son canon, *o prejave de neu* (il prêchait la nuit), il parlait de chez Fournier ; il sortait de Bûcherolle, dans l'ancien temps. *Et Jean-Marie Fournier m'a dit ça, et Jean-Marie Fournier m'a dit ça...* Nous, on passait à côté ; on était gamins, on venait pour écouter ; il "prêchait" une partie de la nuit. Jean-Marie de chez Roche, disait bien lui : *nom de nom !* Quand on allait à l'école, on l'entendait : *Si je les saisissais ceux qui font les polissons, nom de nom, si je les attrapais, nom de nom !*

Pierre Marie *Porcuro* disait pas grand chose, lui. Jean *Porcuro* disait bien ce qu'il avait à dire, lui, mais enfin il parlait peu. Claude Plagneux, je ne l'ai pas bien connu mais je m'en rappelle. Jean Pierre Pally, lui, il disait : *Bon Dia ! Milla garça !* Quand il commençait à dire ça, attention, il ne faisait pas bon être autour. Et pour faire boire un canon aux hommes, il n'oubliait pas. Et puis il les "arrondissait". Il leur payait un litre de vin mais il mettait de la drogue (de l'eau-de-vie) dedans et ça les avait vite saoulés. Une fois, je suis allée chercher mon père, moi. Et bien, ma mère pouvait pas y aller, elle, parce qu'il lui disait : *Tu te laisses mener par une femme, toi. Ah ben ! elle n'a pas affaire*

à moi, parce qu'elle ne m'aurait pas mené, moi. Et ma mère m'envoyait. J'allais le chercher. Ah ! Ma fille vient me chercher, il faut que je m'en aille. Et il m'écoutait, il venait bien.

Pierre-Marie Arnaud, lui, il ne faisait pas beaucoup de bruit. Il allait à sa journée. Il faisait ce qu'il pouvait. Il avait une femme. Sa mère, dans le temps, avait des chèvres, mais je ne l'ai pas connue. La veuve Maisse, la Charonne, était veuve de guerre. Elle élevait ses enfants comme elle pouvait, elle aussi. Maintenant, chez Thiollère, ils avaient des "messages" (des domestiques, le grand valet, le valet...) ² plus d'un. Ils parlaient bien. C'étaient des gens sérieux, bien comme il faut. On s'entendait bien avec eux, aussi bien qu'avec chez Jean *Porcuro*.

Et le père Marret, je ne l'ai pas bien connu mais je m'en rappelle, et de sa femme aussi. Et Félix (le fils) était bien brave. Il jouait de l'accordéon avec l'Henri (son frère) quand il y avait des bals dans le village. Plus tard, mais pas quand j'étais gamine, ils jouaient de l'accordéon tous les deux. Il y avait toujours un musicien. Après chez Malécot c'était vendu. C'est un Masson qui avait acheté. Il jouait de l'accordéon mais quand il ne pouvait pas jouer c'était les Marret qui y allaient. Pierre Malécot, lui, sa femme - je ne l'ai pas bien connue, la Benoîte - il était tout seul. Il avait bien des filles mais elles demeuraient à Say, souvent il n'était que tout seul. Une fois, on passait par le village, on se promenait, on *ne le vit que* qui mangeait des sucres tant qu'il abondait ; il se servait dans le sucrier. Il parlait tout seul : *ma femme - la Benoîte - m'a toujours dit : "Piar, Piar, sugna-te quand j'y seré plus, sugna-te, t'a po fère !"* Et nous on l'avait bien écouté et puis on riait, on s'en allait. Et en effet, il avait bien pour faire parce qu'il touchait la pension de ses deux garçons qui avaient été tués à la guerre. C'est sûr qu'il n'était pas sans rien.

Et Claude Dupuy, lui, il ne faisait pas bien du bruit. Quand il *charrolait* (labourait) toujours il disait : *in, in, in, Toinette, tchira davan, tchira davan couma faut ! in...*, il parlait toujours comme ça. Et nous, on s'en moquait, on était gamins. Emile Gorand, lui, on peut dire, il était bien brave. Sa mère, la *Drevonne*, était d'un certain âge. Elle allait au champ, on avait remarqué ça, tout gamins, Elle avait coupé les manches d'une capote de la guerre de 14, des jeunes, de quelqu'un, et à la place des manches elle avait mis un *peta* (une pièce). Ça lui faisait un manteau, une cape pour ainsi dire. Elle allait en champ, elle avait toujours cette chose bleue sur le dos. Mais là j'étais toute gamine.

Et le père Jambin et la Sophie Guillot, le père Jambin, je le craignais aussi. Il ronflait et le Joannès Jambin aimait bien boire le canon, il faisait le manège, chez lui, avec sa femme, ils s'entendaient pas toujours, comme chez tant d'autres, quoi. Jean Maison, lui, ne faisait pas de bruit. C'était un homme qui ne parlait pas. Il avait une femme qui sortait de Vaux. On l'appelait la *Vaute*, elle ne parlait pas beaucoup non plus. Elle était souvent assise sous le *chapid* (hangar), elle ne faisait pas de bruit et puis après quand son homme mourut, elle s'en alla dans sa famille, du côté de Palogneux. Elle avait, je ne sais pas, quelqu'un de parent, elle s'en alla là-bas.

Mathieu Maison, lui, était tout petit. Mon père l'appelait *Mathiéron*, je ne sais pas pourquoi, sans doute parce qu'il n'était pas grand mais il ne faisait pas de bruit. Ils avaient des enfants qui étaient placés à Saint-Etienne, le plus vieux, le Guste, était placé à Saint-Etienne. Une qui mourut à Saint-Etienne qui était jolie mais je ne sais plus comment elle s'appelait. On aimait bien la voir parce qu'à ce moment placées dans les villes, quand elles venaient, on les regardait, parce que nous on n'avait pas l'habitude d'aller en ville, elles étaient mieux habillées que les autres, mieux mises quoi.

Et Bartho Maisse, lui, était tout seul. Lui aussi, quand il avait bu son canon, il chantait, il faisait de ces *piailées* mais je ne lui ai jamais beaucoup parlé mais d'autres, plus proches, l'ont mieux connu que moi. Et Maisse, chez Labbe comme on disait, ils étaient nombreux de famille, il y avait le grand-père, la grand-mère, il y avait le garçon qui était blessé de guerre et ils touchaient une pension bien sûr pour leur garçon, un qui était séminariste et ils étaient beaucoup d'enfants bien sûr. Il y en a bien qui y sont toujours. Il n'y en a quelques-uns qui sont morts.

² L. P. Gras a noté ce mot dans son "Dictionnaire du patois forézien" : *messageou*, domestique, valet.

La guerre de 1914

En parlant de Germagneux, à la guerre de 14, beaucoup ont été tués. Il y avait les deux Dupuy, deux garçons Dupuy. Comme on disait les deux garçons de *Yaude*. Deux Spéry qui étaient bien, à ce qu'il paraît. Deux Malécot, c'est pour ça que le père touchait une retraite de ses enfants, ça se comprend. Ça en fait déjà six. Il y avait chez Maisse, *Labbe*, un qui était séminariste, qui s'appelait Félix, qui fut tué aussi. Et puis un de chez Plagneux, Henri Plagneux qu'il s'appelait.

Et puis un Savatier qui était cantonnier dans le village qui logeait chez Spéry. Et la veille du jour où il est parti à la guerre, plusieurs cantonniers des alentours s'étaient réunis. Ils avaient fait la fête, ils avaient chanté, ils avaient bu et mes parents étaient couchés. Mon père n'était pas encore parti (à la guerre), les chiens jappèrent. Ma mère se leva. Il (Savatier) l'appela : *Oh ! Couchaud, je viens vous dire au revoir, je pars demain, vous me reverrez pas !* Et en effet, malheureusement, il fut tué trois semaines après. T'aurais dit qu'il le pressentait. Et puis après un autre mourut, l'homme de la femme Maisse, la Charonne qu'on appelait. Lui aussi fut tué, ça en fait dix pour le village de Germagneux. Je crois que le village a bien payé pour la France.

Les morts de 1914-1918 à Saint-Bonnet-le-Courreau

(liste relevée sur le monument aux morts de Saint-Bonnet-le-Courreau)

1914

Chambon Jean
Plagneux Henri
Savatier Mathieu
Laurendon Pierre
Chantegret Jean-B.
Guillot Martin
Rigaud Joseph
Moulin Joseph
Ponchon Antoine
Martin Jean
Rochette Jean
Robert Joseph
Quétant Jean-M.
Chazal Pierre
Palmier Jean-M.
Chazal Pierre-M.
Roure Pierre
Malécot Pierre

1915

Dupuy Jean-M.
Perrin Jacques
Cellier Michel
Faveyrial François
Savatier Antoine
Palay Joseph
Brunel Georges

Cellier Jean-M.
Maisse Jean-C.
Couturier Annet
Mathevon Jean-Claude
Chazal Joannès-F.
Bernard Jean-P.
Montaillard Antoine
Arnaud Jean-M.

1916

Catesson Pierre-M.
Robert Joseph
Grossat Jean-C.
Cellier Jean
Fouquet Pierre-M.
Robert Louis-J.
Monier Joannès-F.
Spéry Mathieu
Béal Félix
Jean-Marie Jean-P.
Epinat Jean-P.
Chevaleyre Félix
Maisse Félix
Masson Pierre
Fouquet Jean-B.
Maison Marie
Rigaud François

Forestier Jean-M.
Bouchand Jean-M.

1917

Laurendon Claude
Guillot Pierre
Chaperon Jean-M.
Rondel Joseph
Fougerouse Jules
Palay François
Lachand Barthélemy
Malécot Jean-M.
Grimaud Barthélemy
Robert Louis P.

1918

Gouttebel Joseph
Chambon Pierre
Chomel Pierre
Dupuy Matthieu
Reynaud Jean-M.
Quétant Jean-M.C.
Maillard Claude
Mathevon Claudius
Rondel Jean-P.
Derory Henri
Spéry Jean
Dupuy Jean-M.

La population de Germagneux

1737

Recensement fait en janvier 1737 par Messire Jean Demier, curé de la paroisse de Saint-Bonnet². Les communiants sont signalés par "c" et les non communiants par "nc".

Chez Gorand	Pierre Gorand	père	c
	Mathie Thévenon	mère	c
	enfants :		
	Maurice Gorand	15 ans	c
	Pierre	11	nc
	Jeanne	9	nc
	Catherine	7	nc
	Marie	3	nc
	Emerentienne	1	nc
Chez Massacrier	Pierre Massacrier	mari	c
	Jeanne Boueffou	femme	c
	2 ^{ème} mariage		
	Pierre Giraud	mari	c
	Izabeau Laurent	femme	c
Chez le Maréchal	Antoine Spéry	père	c
	Barthélémye Verdier	mère	c
	enfants :		
	Perrine	27	c
	Jean	26	c
	Pierre	20	c
	Antoine Spéry	30 ans	c
	2 ^{ème} mariage		
	Claude Murat	père	c
	Jeanne Spéry	mère	c
	enfants :		
	Antoinette Murat	10 ans	nc
	Pierre	9	nc
	Jean	7	nc
	Michel	4	nc
Jean	2	nc	
Chez Durand	Georges Durand	veuf	c
	enfants :		
	Maurice Durand	17 ans	c
	Gabrielle	12	nc
	2 ^{ème} mariage		
	Antoine Forestier	père	c
	Marguerite Barou	mère	c
	enfant du 1 ^{er} lit :		
	Georges Forestier	5	nc
	enfants du 2 ^{ème} lit :		
Jeanne Forestier	4	nc	
Pierre	3	nc	

² J. Mervillon, *Essai statistique sur la commune de St-Bonnet-le-Courreau*, archives de la Diana.

Chez Spéry	Michel Spéry	père	c
	Jeanne Cognasse	mère	c
	2 ^{ème} mariage :		
	Michel Spéry	père	c
	Marie Cognasse	mère	c
	enfants :		
	Jeanne Spéry	16 ans	c
	Marie	14	c
	3 ^{ème} mariage :		
	Michel Spéry	père	c
	Toussainte Perrin	mère	c
	enfants :		
	Michel Spéry		nc
Chez le 2^{ème} Spéry	Pierre Spéry	veuf	c
	enfants :		
	Antoine	25 ans	c
	Jeanne Spéry	24	c
	Pierre	22	c
	2 ^{ème} mariage		
	Benoît Spéry	père	c
Antoinette Forestier	mère	c	
Chez Charlat	Jeanne Chambon	veuve	c
	Pierre Charlat	père	c
	Jeanne Laurent	mère	c
	enfants :		
	Jean Charlat	14 ans	c
	Izabeau	12	nc
	Pierre	10	nc
	Jean	5	nc
	Pierre	2	nc
Chez Carton	Antoine Carton	père	c
	Marie Cognasse	mère	c
	enfants :		
	Michel Carton	16 ans	c
	Jacques	15	c
	Pierre	14	nc
	Michelle	13	nc
	Geoffroy	11	nc
	oncle :		
	Jean Carton	célibataire	c
Chez Solleyzel	Mathieu Solleyzel	mari	c
	Jeanne Masson	femme	c

Récapitulatif

- 9 familles,
- 67 personnes : 44 communiants, 23 non communiants.
- 13 hommes mariés, 13 femmes mariées, 2 veufs, 1 veuve, 1 garçon célibataire.
- 23 garçons, 14 filles.

1841

Recensement officiel de 1841³

N°	Noms	Prénoms	professions/ qualifications	lieu de naissance	commune de naissance	époux, épouse veuf, veuve
1	Perrin Jacques		cultivateur	Germagneux	St-Bonnet	Grange Claudine
2	Grange Claudine		"	Prachay	St-Georges-en-C.	Perrin Jacques
3	Perrin fils Jacques		"	Germagneux	"	g
4	Perrin Catherine		"	"	"	f
5	Perrin Barthelemye		"	"	"	f
6	Perrin Cadet		"	"	"	g
7	Perrin Pierre-Marie		"	"	"	g
8	Perrin Catherine Josèphe"		"	"	"	f
9	Perrin Jacques Barth.		"	"	"	g
10	Bourneval Jean-Marie		cultivateur	"	"	g
11	Tournebize Claude		sabotier	"	"	g
1	Robert Jean-Claude		cultivateur	Roche	Roche	Charlat Jean
2	Charlat Jeanne		"	Germagneux	St-Bonnet	Robert Jean-Claude
3	Rolland Jeanne M ^{ie} H ^{ette}		"	"	"	f
4	Moulin Jean-Marie		"	"	"	g
5	Paley Claude		"	"	"	g
6	Paley Jean-Pierre		"	"	"	g
7	Combe Jeanne-Marie		"	"	"	f
8	Garay Marie		"	"	"	f
1	Béal Mathieu		cultivateur	Germagneux	St-Bonnet	Vernet Margueritte
2	Vernet Margueritte		"	Fraisse	Châtelneuf	Béal Mathieu
3	Chamarel Mathieu		"			g
1	Carton Jacques		cultivateur	Germagneux	St-Bonnet	v. Monier
2	Carton Elisabeth		"	"	"	v. Dupuy
3	Dupuy Jacques		"	"	"	g
4	Dupuy Jeannette		"	"	"	f
5	Dupuy Françoise		"	"	"	f
6	Dupuy Jean-Baptiste		"	"	"	g
7	Fillon Claudine		bergère			f. domestique
1	Chambon Blaise		charpentier	Loibe	St-Bonnet	Masson Catherine
2	Masson Catherine		"	Germagneux	St-Bonnet	Chambon Blaise
3	Chambon Virginie		"	"	"	f
4	Chambon Angélique		"	"	"	f
5	Chambon Marie		"	"	"	f
6	Chambon Mariette		"	"	"	f
1	Simon Pierre-Marie		cultivateur	Germagneux	St-Bonnet	v. Goutte
2	Simon Barthélemy		"	"	"	Mathon Agathe
3	Mathon Agathe		"	Juel	Chalmazelle	Simon Barthelemy
4	Simon Mariette		"	Germagneux	St-Bonnet	f
5	Simon Antoine		"	"	"	g
6	Simon Michel		"	"	"	g
7	Simon Zacharie		"	"	"	f
8	Simon Michel		cordonnier	"	"	g
9	Simon Marie		"	"	"	f
10	Simon Fleurie		"	"	"	f
11	Bessey Jean-Baptiste		cultivateur			g. domestique

³ J. Mervillon, *Essai statistique...*, op. cit.

1	Goutte Michel	charron	Germagneux	St-Bonnet	Boibieux Marie
2	Boibieux Marie	"	"	"	Goutte Michel
3	Goutte Mariette	"	Germagneux	St-Bonnet	f
4	Goutte Marie	"	"	"	f
1	Plagneux Michel	scieur de long	Germagneux	St-Bonnet	Clément Marie
2	Clément Marie	"	"	Sauvain	Plagneux Michel
3	Plagneux Etienne	"	Germagneux	St-Bonnet	f
4	Plagneux Mathieu	"	"	"	g
5	Plagneux Jean	"	"	"	g
6	Decran Marc	"	"	"	g en nourrice
7	Valens Benoitte	"	"	"	f en nourrice
1	Gorand Jacques	cultivateur	Germagneux	St-Bonnet	Spéry Françoise
2	Spéry Françoise	"	"	"	Gorand Jacques
3	Gorand Catherine	"	"	"	f
4	Archez Gabriel	"	"	"	g en nourrice
5	Thevenon Joseph	"	"	"	g en nourrice
1	Spéry Michelle	cultivatrice	Germagneux	St-Bonnet	v. Patural Jean-Pierre
2	Patural Margueritte	"	"	"	f
1	Meunier André	cultivateur	Simons (les)	Châtelneuf	Goure Jeanne
2	Goure Jeanne	"	Germagneux	St-Bonnet	Meunier André
3	Spéry Pierre	"	Bucherolle	St-Bonnet	Meunier Marie
4	Meunier Marie	"	Germagneux	St-Bonnet	Spéry Pierre
5	Spéry Augustin	"	"	"	g
6	Spéry Georges	"	"	"	g
7	Spéry Georges	"	Bucherolle	"	g célibataire
8	Meunier Mariette	"	Germagneux	"	f
9	Meunier Marie	"	"	"	f
1	Fouillouze Charlotte	cultivatrice	Germagneux	St-Bonnet	v. Plagneux
2	Arnaud Etienne	"	"	"	v. Plagneux
3	Plagneux Etienne	"	"	"	v. Allemand
4	Allemand Michel	cultivateur	"	"	g
5	Poyet Jean-Baptiste	"	"	"	g domestique
6	Chazal Jean	"	"	"	g domestique
7	Morin Georges	"	"	"	g domestique
8	Chevalier Marie	"	"	"	f domestique
9	Robert Claudine	bergère	"	"	f domestique
1	Gorand Maurice	cultivateur	Germagneux	St-Bonnet	Spéry Jeanne
2	Spéry Jeanne	"	"	"	Gorand Maurice
3	Gorand Pierrette	"	"	"	f
4	Gorand Michel	charpentier	"	"	g
5	Jeanne-Marie	"	"	"	f
6	Chizal Marie	"	"	"	f en nourrice
1	Béal Margueritte	cultivatrice	"	"	f
1	Forestier Pierre	cultivatrice	Germagneux	St-Bonnet	v Arnaud
2	Forestier Bonne	"	"	"	f
3	Forestier Pierre	cultivateur	"	"	Chazal Pierrette
4	Chazal Pierrette	"	Sapt (le)	"	Forestier Pierre
5	Forestier Pierrette	"	Germagneux	St-Bonnet	f
6	Forestier Jeanne-Marie	"	"	"	f
7	Forestier Jean-Baptiste	"	"	"	g
8	Forestier Jeanne	"	"	"	f
9	Coiffet Jeanne-Marie	"	"	"	f
10	Bonnichard Antoine	"	"	"	g domestique
11	Chapelle Louise	"	"	"	f domestique

1	Montaillard Jean	Cultivateur	Germagneux	St-Bonnet	Derory Jeanne
2	Derory Jeanne	"	"	"	Montaillard Jean
3	Montaillard Pierre	"	Germagneux	St-Bonnet	g
4	Montaillard Catherine	"	"	"	f
5	Montaillard Elisabeth	"	"	"	f
6	Montaillard Barthelemy	"	"	"	f
7	Montaillard Jeanne-Marie	"	"	"	f
8	Labret Jeanne	"	"	"	f en nourrice

Table

Présentation par Claude Latta	p.	3
L'école de Germagneux	p.	7
Chez les soeurs	p.	14
La Saint-Barthélemy	p.	15
Les pauvres	p.	17
Les veillées	p.	19
Travaux des champs	p.	22
Les vendanges	p.	24
Garçons et filles	p.	26
En apprentissage	p.	28
Ceux de Germagneux	p.	31
La guerre de 1914	p.	33
Annexes : recensements de 1737 et de 1841	p.	34

Transcription des enregistrements effectués au cours des veillées "Patois Vivant" de 1997-1999
par André Guillot et Joseph Barou.

Village de Forez, bulletin d'histoire locale.

Siège social (abonnements) :

- Centre Social de Montbrison, 13, place Pasteur, 42600 Montbrison
- Directeur de la publication : Claude Latta.
- Rédaction : Joseph Barou.
- Abonnement et diffusion : André Guillot.
- Comité de rédaction :

Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Danielle Bory, Roger Briand, Mireille Busseuil, Albert Cellier, Pascal Chambon, Edouard Crozier, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, Francis Goutorbe, André Guillot, Jean Guillot, Marie Grange, Claude Latta, Mickaël Lathière, Philippe Pouzols, Stéphane Prajalas, Jean-François Roche, Pierre-Michel Therrat.

Dépôt légal : 4^{ème} trimestre 1999.

Impression : Gravo-clés, 65, rue Tupinerie

42600 Montbrison.

ISSN - 0241-6786